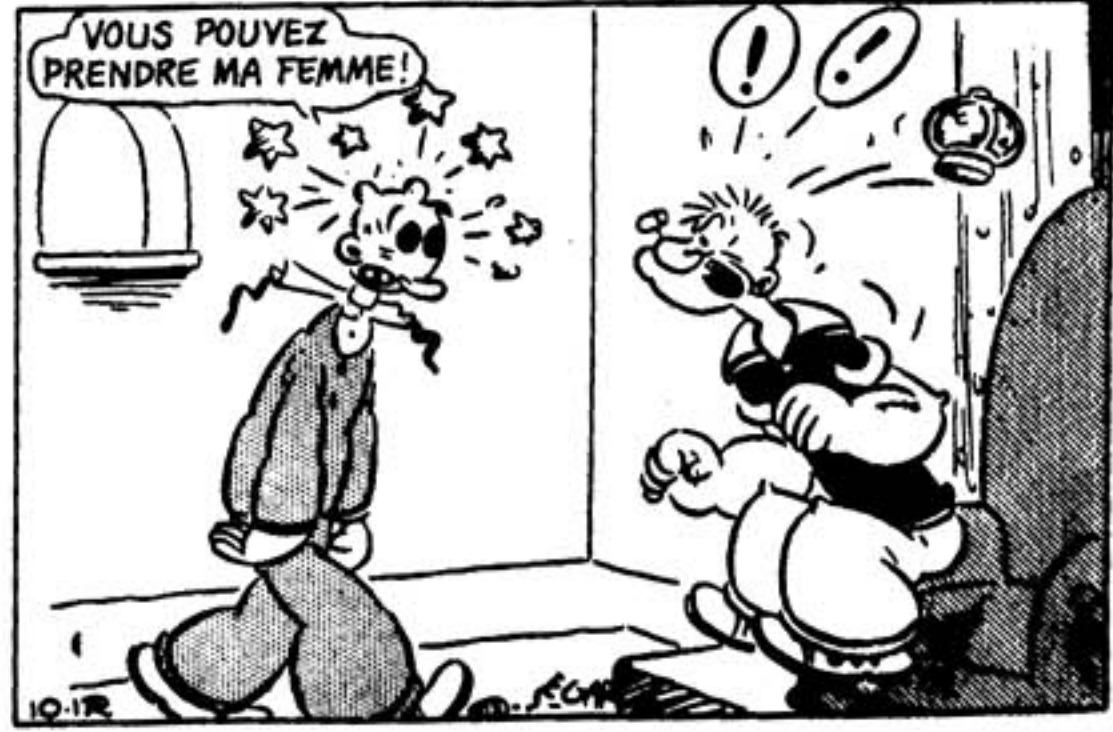




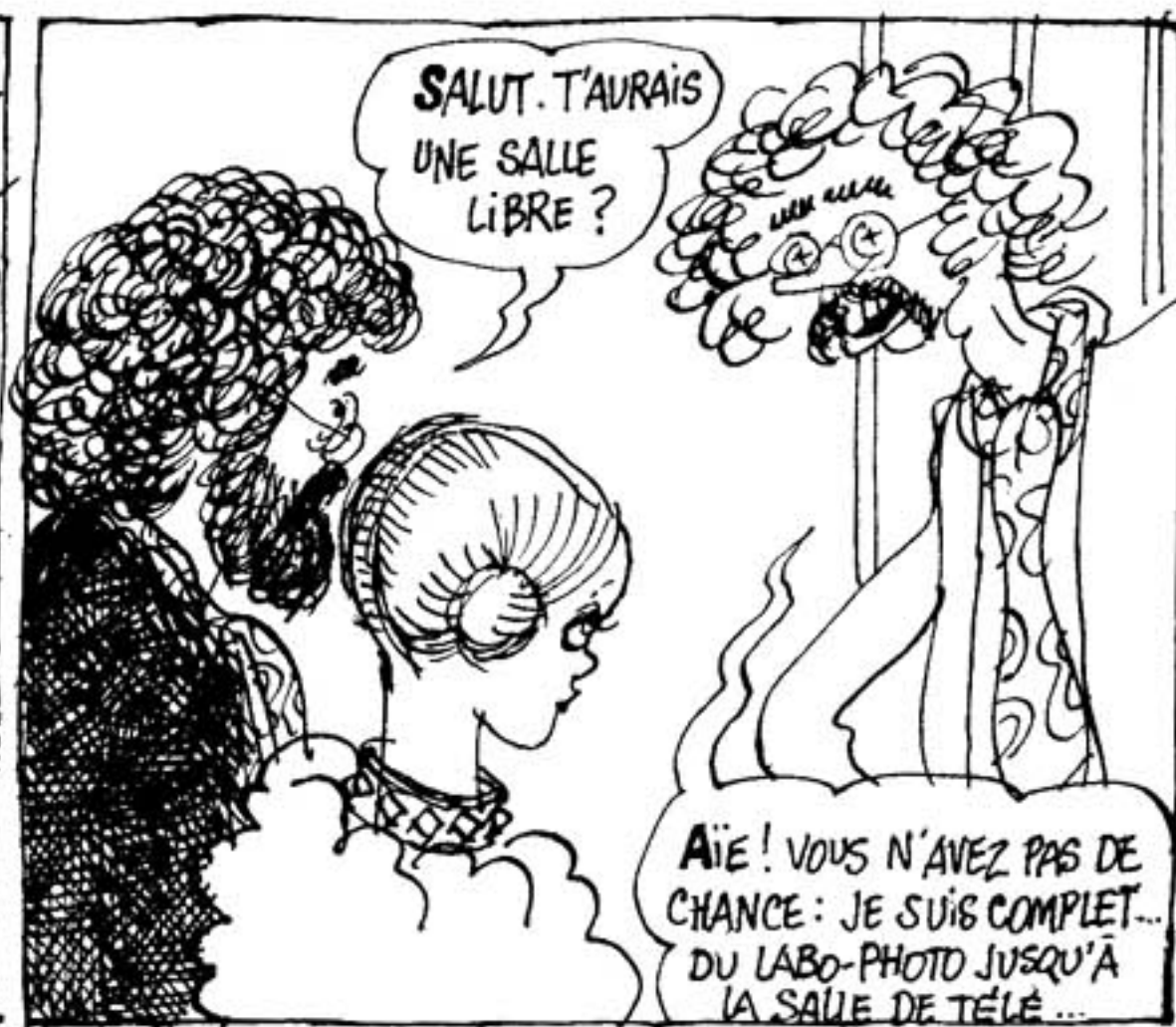








fin de l'épisode



La dernière fois qu'on a condescendu à vous parler des dernières parutions de SF, c'était dans le numéro de septembre, et encore l'article en question avait-il été écrit en JUIN. Depuis, c'est fou ce que l'eau a passé sur la pâte à papier, et encore la présente prose, faut tout leur dire, a-t-elle été pondue fin novembre. Mais il paraît qu'il paraît 180 romans de SF par an, répartis dans 22 ou 23 collections spécialisées. Pour tout avaler, il faudrait lire un roman tous les deux jours et dépenser annuellement une somme de 3600 F rien que pour ça. C'est un peu beaucoup, c'est même vertigineux, et la récession brutale que nous étions quelques-uns à attendre pour la rentrée 75 ne s'est pas produite, il y a même trois collections supplémentaires qui ont vu le jour (Sagittaire, Kesselring, et « Nébula » chez Opta). On vous dit ça comme c'est, sans en tirer de conclusions socio-économiques dont tout le monde se fout et qu'on serait de toute façon bien incapable de formuler. Le problème, c'est que depuis Juin, il a bien dû paraître entre 60 et 80 bouquins nouveaux, dont pas mal de très bons. On va donc tâcher de débroussailler le terrain en passant pour cette fois en revue les collections, maison d'édition par maison d'édition. La prochaine fois on procédera autrement, et la fois d'après on ira aux fraises. La science-fiction, ça permet des variantes.

ALBIN MICHEL La première maison qui se présente à notre œil à droite en sortant, c'est Albin-Michel. En 1968, elle avait créé une première collection « science-fiction » avec une hideuse couverture en couleur, qui n'avait vécu que trois titres. En 1972, elle a remis ça, sous une hideuse couverture argentée, la terreur des esthètes. La collec, dirigée par Bergier et Gallet, les coureurs cyclistes bien connus, a eu trente titres et s'est arrêtée près d'un an. Elle vient de redémarrer, s'appelle cette fois « Super-fiction », avouez qu'il faut le faire, et s'est agrémentée, par dessus le fond argenté, d'une illustration style hyper-réaliste parfois assez chouette, dommage qu'elle soit autant réduite. J'ignore la raison de ce parcours en zig-zag, et même si je la connaissais je ne vous la dirais pas. Dans la profession, on n'est pas des sauvages. Le seul Super-fiction qu'on peut vraiment lire, sur 6 titres parus, c'est **LES ENFANTS DE LA LUNE**, de Jack Williamson, un vieux de la vieille qui a encore du savoir-faire. Comme les vieilles putes, il a toujours de la technique et la manière de vous faire plaisir, même si ça paraît un peu réchauffé, ses histoires de mutants et d'attaque d'extra-terrestres. A la rigueur on peut aussi se taper **SYZYGIE**, de Michael Coney, un jeune celui-là mais on ne fait pas la différence car il écrit comme un

vieux, des histoires de colons sur une planète dangereuse. C'est tout pour Super-fiction, vous voyez, c'est pas le grand pied.

CALMANN-LEVY Encore un vieux couple sur le retour, les éditeurs, ça a des mœurs, on n'ose même pas y penser. En 73, le vieux Calmann ou le vieux Lévy a eu l'idée de créer une collection de SF et a eu la bonne inspiration de la confier à un jeune loup, Robert Louit. Ça s'est appelé « Dimensions ». Immédiatement, la collection a acquis auprès des fans et des critiques un prestige énorme. Deux fois de suite, aux conventions de Grenoble-74 et Angoulême-75, « Dimensions » a reçu le prix (une citrouille en bois) de « Meilleure collection de SF ». A y bien réfléchir, ça paraît vraiment disproportionné comme éloge, car « Dimensions » n'a jamais publié qu'un chef-d'œuvre (**Crash**, de Ballard), plus trois ou quatre très bons bouquins (Dick et Brunner, notamment), sur une vingtaine de titres. Y'en a qui ont fait mieux. Ces temps-ci, « Dimensions » stagne sur ses lauriers, elle n'a sorti que deux romans anglais (c'est sa spécialité, et sur le principe, on n'est pas contre), un minable (**Interface**, enième resucée de 1984), et un moyen, **l'Incurable**, de D.G. Compton, qui est une bonne mise en cause de la médecine et des médias enrobés dans une sauce britannique assez traditionnelle. Mais à l'heure où je vous en cause, on attend un nouveau Ballard, et il faudra s'y précipiter.

CHAMP LIBRE Créée à l'origine par Raphaël Sorin, qui s'est ensuite fait foutre dehors et s'est replié au Sagittaire, la collection « Chute Libre » de Champ Libre est la plus snob et la plus furieusement « in » des collections. Elle veut s'écarter du cadre traditionnel de la S.F., et ne publier que du moderne, mettez à moderne tous les guillemets que vous voulez. Résultat, elle se trompe une fois sur deux (comme pour **Vice-versa** de Delany, un pur porno de hall de gare, faussement distingué et libéré, genre homo-sodo-sado...), et quand elle ne se trompe pas, elle sa-lope tout en changeant le titre et en traduisant comme un cochon les textes anglais, en voulant à toute force les moderniser à coup de termes argotiques à la mode. Dernier avatar : **Le bal des schizos**, de Philip K. Dick (en VO : **We can bild you**, c'est pas tout à fait pareil), qu'on croirait maintenant écrit par un journaliste de feu **Actuel**, ce qui, quand on connaît le style de Dick, fait pas mal bondir. Et c'est bien dommage, parce que **Le bal...** est un très bon Dick, un livre où passe en filigrane la fragilité psychique de son auteur. Mais enfin, on peut le lire tel quel. Celui qu'il ne faut pas manquer, c'est **Les pionniers**

du chaos, de Norman Spinrad, une réflexion sur la SF politique (ou l'usage de la politique en SF), qui est en même temps un superbe roman d'aventures et de suspense. Mais Spinrad est un des deux ou trois auteurs qui comptent vraiment en ce moment. Je n'ai pas encore lu **Une bourrée pastorale** de Philip José Farmer, mais il paraît que c'est bon, c'est la traduction de... **Flesh**. Bref, il y a quand même du bon temps à passer chez « Champ Libre ». C'est une maison qui passionne à la mesure de l'irritation qu'elle vous flanque à la peau des doigts. C'est dialectique, tout ça.

CASTERMAN Là, c'est tout le contraire, c'est la grosse maison bourgeoise et pépère, belge et catholique, qui ne sort que trois ou quatre ouvrages de SF par an, des gros machins cartonnés à plus de 3000 balles. Seulement la collection (« Autres temps, autres mondes », ça s'appelle) est dirigée par Alain Dorémieux, un type qui sait choisir ses titres, et on est rarement déçu. **Sécheresse**, de Ballard ne convaincra que les convaincus, c'est du Ballard première époque, le catastrophisme à l'anglaise furieusement esthétique, il faut aimer, quoi, mais **Futur année zéro**, recueil de nouvelles socio-écologiques récentes, est splendide. Après avoir lu, on sait tout sur la manière dont on va crever, c'est réjouissant comme tout.

DENOEL Dans l'honorable collection « Présence du futur », ça a plutôt roupillé, ces derniers temps. Mais faut dire que de grands changements s'annoncent : à l'heure où vous me lisez, Robert Kanters, qui la dirigeait depuis sa création, a comme on dit gagné ses droits à la retraite, et je ne sais point quel est le phitécantrophe qui va le remplacer. De plus, la fameuse couvrante blanche qui caractérisait la collection va changer en Mars, et devenir illustrée. A priori, ça paraît plutôt une erreur, en attendant de la voir et de changer d'avis si besoin est. On reparlera de tout ça un jour dans nos petits échos special-diffamation. Pour le moment, vous pouvez lire **Le dernier cimetière**, un Simak assez rigolo et plein d'action, et surtout **Femmes et merveilles**, titre idiotement traduit de **Women in wonder** (on devrait écrire : **Les femmes et la SF**, ou quelque chose d'approchant), une anthologie de nouvelles anglo-saxonnes écrites par des femmes et présentées par une femme, Pamela Sargeant, qui explique dans une longue préface pourquoi et comment les gonesses ont été si mal traitées dans la littérature de SF, jusqu'à ces dernières années. Autrement, il y a eu **Les derniers hommes à Londres** de Stapledon, un nouveau recueil d'Al-

gernon Blackwood, **Le camp du chien**, et **Un voyage en Arcturus** de David Lindsay, rien à voir avec le Maire de New-York car le bouquin a été publié pour la première fois en 1920 : tout ça témoigne d'un louable effort pour faire connaître la SF « historique », mais ça ne concerne vraiment que les fans et les spécialistes, donc ni vous, ni moi. Quant au **Palais dans le ciel**, d'un Italien dont je préfère oublier le nom, c'est tellement chiant que j'en tremble encore.

FLEUVE NOIR Des tas de bonnes surprises dans cette maison maudite par les Bernard Blanc de tout poil. D'abord deux Pierre Suragne, **Brouillard**, un fantastique dans la grande tradition (en « Super-Luxe ») et **Vendredi par exemple** (« Anticipation »), une politique-catastrophe-fiction à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Hélas, hélas, c'étaient les deux derniers bouquins de Suragne à être publiés au Fleuve, l'auteur ayant retiré ses billes après avoir eu des bisbilles avec son éditeur (manuscrits refusés). Suragne va continuer ailleurs sa carrière sous son nom véritable (Pierre Pelot), et on la lui souhaite bien bonne, tout en pensant dans notre petit intérieur que c'est là une décision regrettable, et que ni le Fleuve, ni Suragne, ni ses lecteurs ne vont s'y retrouver gagnants. Il faut citer encore **Un monde de héros**, de Yann Ménez (en « Super-Luxe ») et **La Vénus de l'Hymmenadrock**, de Jacques Hoven ainsi que **Le rescapé de la Terre**, de J.P. Héroult (« Anticipation »), sans compter les Jan de Fast. C'est tout de l'aventure bien ficelée, il n'y a pas de honte à y prendre plaisir, comme chaque fois qu'on prend du plaisir à quelque chose, d'ailleurs.

J'AI LU Toujours des tas de rééditions dont je n'ai pas envie de vous causer, pour gagner de la place et parce que les titres choisis par Sadoul, c'est en général du solide, sauf les vieux Derleth, Lovecraft et autres Merritt qui ne peuvent qu'être réservés aux maniaques. Il faut signaler quand même, si vous ne les aviez point lu chez Laffont, **Le vagabond** de Fritz Leiber (un chef-d'œuvre sur le thème de la catastrophe, ben oui, encore) et **Les seigneurs de la guerre**, un roman de Gérard Klein assez fortiche. Le seul inédit valable (en sautant à pieds joints le Van Vogt du trimestre : **Les lendemains qui scintillent**), c'est **Dangereuses visions**, tome I, traduction de l'anthologie composée en 1967 aux USA par Harlan Ellison. A l'époque le volume avait fait scandale parce qu'Ellison avait regroupé des textes où la politique et le sexe commençaient à faire une petite apparition. Mais seulement tout ça a été dépassé de cent coudées, et en

plus, plusieurs nouvelles de l'antho ont déjà été traduites en France par ci, par là. Le moins qu'on puisse dire est que cette traduction vient bien tard, mais enfin on ne va pas cracher dans la soupe, car le volume a eu à l'époque une importance considérable pour l'évolution du genre.

LAFFONT Pas beaucoup d'étincelles chez « Ailleurs et demain », qui y va mollo dans la cadence de ses parutions. Depuis **Utopies 75**, deux titres seulement, **Tellur** (de J.P. Brouillaud), un enfant rachitique de l'éternel 1984 (on peut glisser) et **Les dépossédés**, un énorme roman d'Ursula K. Le Guin (auteur de **La main gauche de la nuit**, dans la même collection), que je n'ai pas lu mais que je vous recommande les yeux fermés, en attendant de pouvoir vous en causer les yeux ouverts.

LE MASQUE Toujours des tas de bouquins au Masque/SF, série qui prend du poil en prenant de l'âge. Si je laisse volontiers aux amateurs les rééditions de l'œuvre monumentale de Nathalie-Charles Henneberg, il faut se précipiter sur les Dick, et notamment le dernier roman en date de l'auteur, **Le prisme du néant**, histoire assez terrifiante du glissement d'un homme dans un univers parallèle où il n'existe pas – un thème très dickien magnifiquement traité. **L'homme variable** regroupe trois longues nouvelles, pas mal non plus. A part Dick, on peut lire un Williamson pas désagréable, **Les planètes en sursis**, et un vieux Clarke, **Lumière cendrée**. Le Masque, c'est d'abord l'aventure, mais les titres sont de mieux en mieux choisis, et ça reste la collection la moins chère avec « Anticipation ». Alors s'agit pas de boudier !

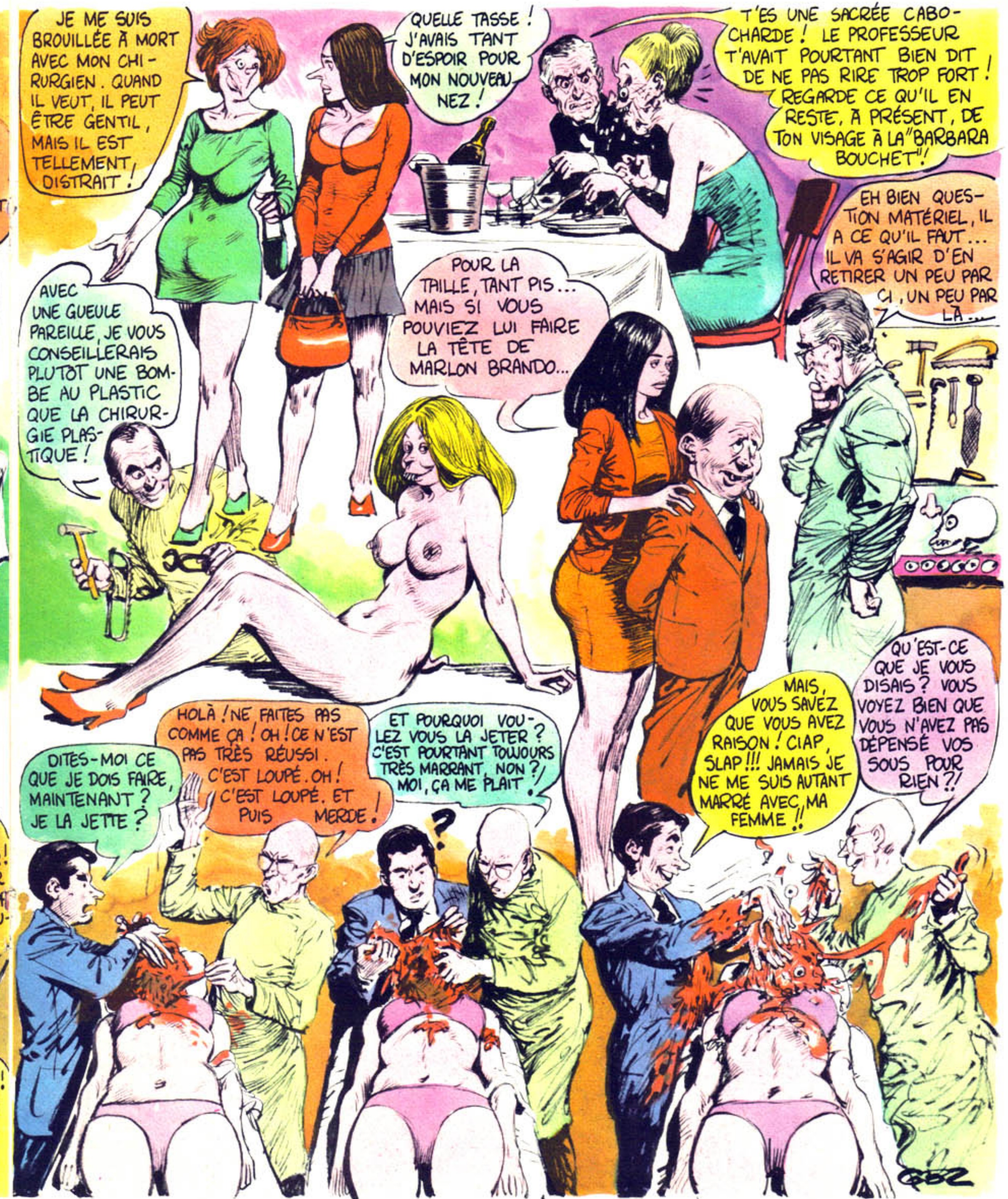
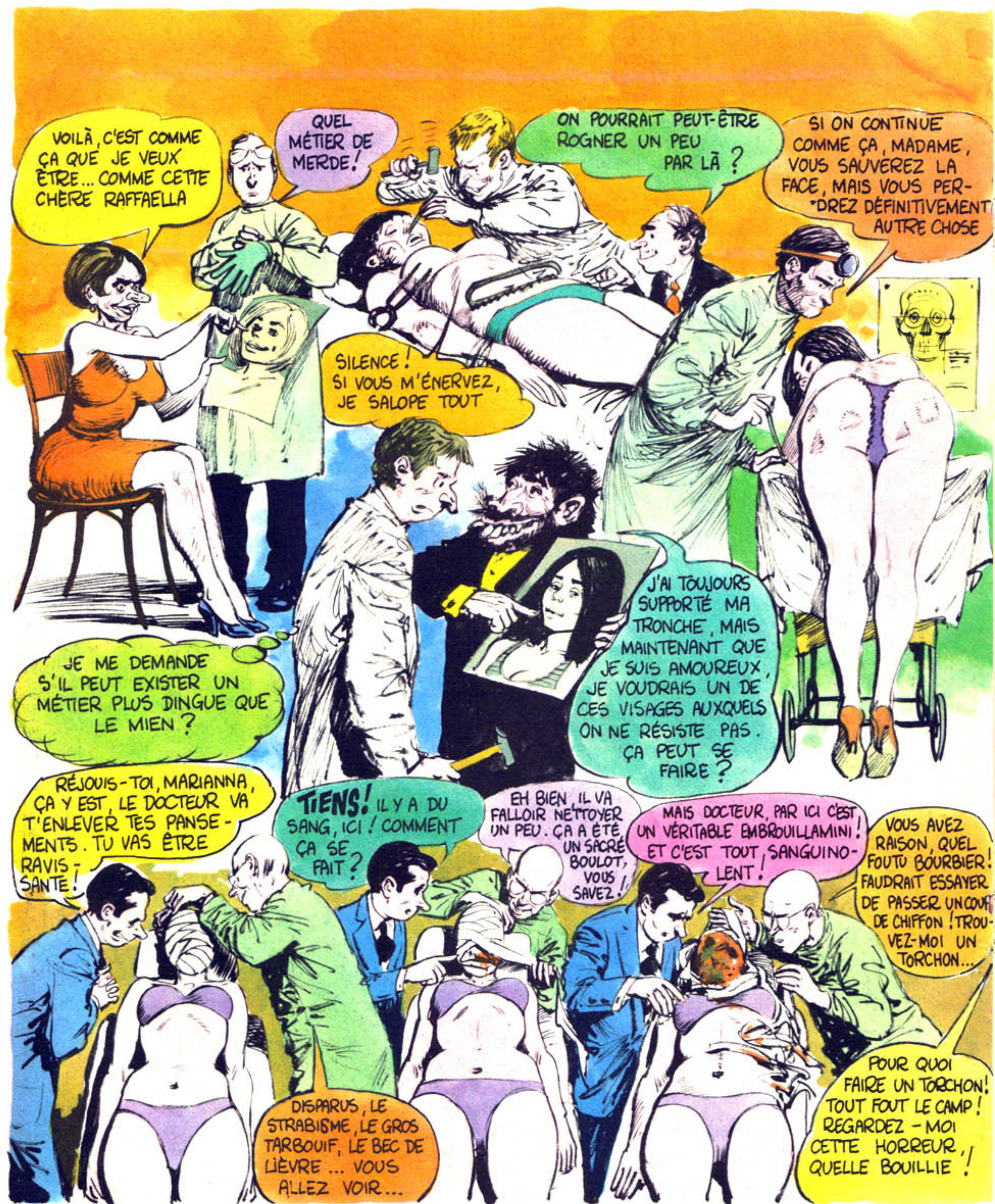
MARABOUT L'oiseau concerné ne m'ayant pas envoyé de services de presse depuis des mois, ça va être vite fait. Mais comme je suis d'une impartialité angélique, je signalerai quand même **De l'autre côté du rêve**, d'Ursula K. Le Guin, encore elle, sur le thème de l'univers qui se transforme au gré des rêves du héros (magnifique !) et **Requiem pour demain**, un recueil de nouvelles inédites de Daniel Walther. Walther est un pote, c'est un type qui aurait pu devenir Andreuon s'il n'y avait pas eu Andreuon.

OPTA Chez Opta, c'est bien simple, ça déferle. Le Club du Livre d'Anticipation sort toujours avec régularité ses mastodontes qui font vivre la maison, mais il faut avouer que c'est bien difficile de se plonger dans de pareils morceaux. Je n'en ai lu qu'un ces temps-ci, le volume consacré à John Christopher (**Terre brûlée** et **L'hiver éternel**). C'est le bon vieux

cataclysme à l'anglaise où on prend le temps de boire son thé entre deux éruptions. J'aime assez, et il y a, en plus, de magnifiques dessins de Cathy Millet, mais là je suis partial parce que je suis amoureux de Cathy Millet depuis des années, et la garce n'a pas encore cédé. Galaxie-bis aussi sort tous les mois son volume, et c'est le genre de bouquins dont on se dit à tort « j'aurai bien le temps de le lire après », et qu'on laisse toujours de côté. A tort, parce que Galaxie-bis publie des tas de jeunes auteurs américains passionnants. Vous choisirez pour moi. « Anti-mondes » a publié une nullité (**La quête de la Sainte-Grille**, histoire débile d'automobiles intelligentes), un truc moyen, **L'homme infini**, de Daniel Galouye, et un vrai chef-d'œuvre, **Maître des arts**, de William Rostler (un anglais), qui est une très belle histoire d'amour du futur. Il faut dire que je suis un grand sentimental, elle vous diront toutes ça. Mais la révélation, c'est la nouvelle collection « Nébula » dirigée par Alain Dorémieux, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à « Anti-mondes », mais a fait le pari de sortir chaque fois en duo un Français et un étranger. Ça a commencé par **Soleils noirs d'Arcadie**, l'antho de Daniel Walther dont j'ai déjà parlé, et **Le livre des crânes**, de Robert Silverberg (avec Spinrad et Le Guin, le troisième auteur vraiment important du moment), fantastique méditation sur les fantasmes de l'Amérique contemporaine, à travers la course à l'immortalité de quatre jeunes mecs, Juif, pédé, et autres marginaux. Ça a continué avec **Vermilion Sand**, recueil de textes poétiques de Ballard deuxième manière, que je n'aime pas mais je ne voudrais pas dégoûter les autres, et **Eclipse** de Dominique Douay, un bel exercice de politique-fiction sur la course au pouvoir sur une Terre du proche futur. Douay est un jeune Français qui monte, en plus il milite à la CFDT. Et c'est arrivé pour le moment à **La rose**, de Charles L. Harnesse (mais alors là c'est le genre SF poétique-gnan-gnan et lourde de sens et je voudrais bien vous en dégoûter) et **Locomotive rictus**, de Joël Houssin, un roman écolo-gauchiste sur la catastrophe finale vue à travers une solide fumée de H. C'est aussi bon que le Douay, dans un genre opposé. Houssin, qui n'a que 22 ans, est un très jeune Français qui monte, mais lui, il ne milite pas. Il faut avouer que l'ensemble est plutôt satisfaisant. Dorémieux, on t'embrasse. Il reste encore des tas de bouquins parus dans des collections marginales, naissantes ou rarissimes. On vous en parlera le mois prochain, parce que je commence à être long et que Wolinski me fait les gros yeux.

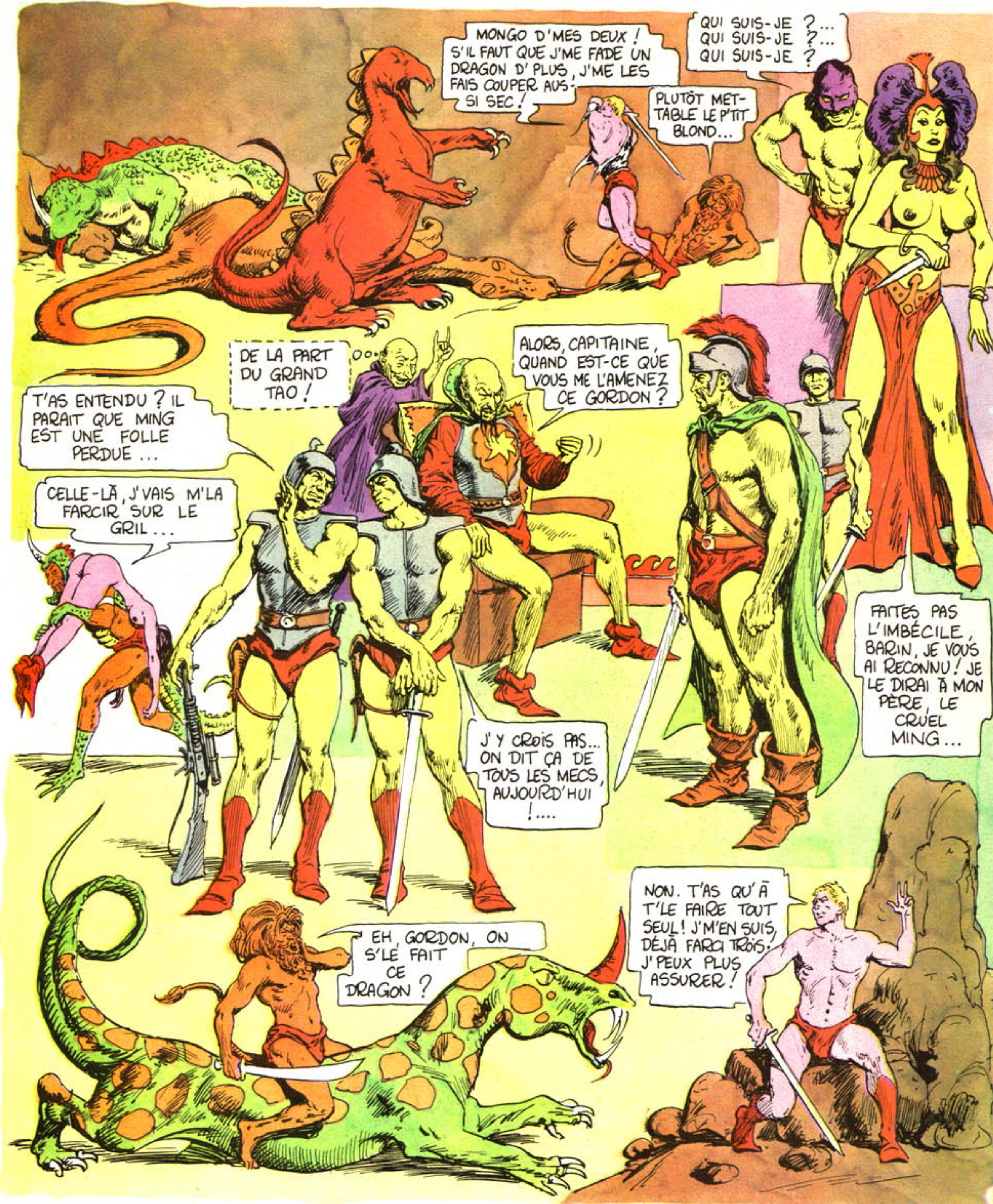
Andreuon











MONGO D'MES DEUX !
S'IL FAUT QUE J'ME FADE UN
DRAGON D' PLUS, J'ME LES
FAIS COUPER AUS-
SI SEC !

QUI SUIS-JE ? ...
QUI SUIS-JE ? ...
QUI SUIS-JE ?

PLUTÔT MET-
TABLE LE P'TIT
BLOND...

DE LA PART
DU GRAND
TAO !

ALORS, CAPITAINE,
QUAND EST-CE QUE
VOUS ME L'AMENEZ
CE GORDON ?

T'AS ENTENDU ? IL
PARAIT QUE MING
EST UNE FOLLE
PERDUE ...

CELLE-LÀ, J'VAIS M'LA
FARCIR SUR LE
GRIL ...

J'Y CROIS PAS...
ON DIT ÇA DE
TOUS LES MECS,
AUJOURD'HUI
!....

FAITES PAS
L'IMBÉCILE,
BARIN, JE VOUS
AI RECONNU ! JE
LE DIRAI À MON
PÈRE, LE
CRUEL
MING...

EH, GORDON, ON
S'LE FAIT
CE
DRAGON ?

NON. T'AS QU'À
T'LE FAIRE TOUT
SEUL ! J'M'EN SUIS,
DÉJÀ FARCIS TROIS.
J'PEUX PLUS
ASSURER !

QU'EST-CE
QUE TU DI-
RAIS D'UN
BEL HOMME
MAGIQUE ?

TAIS-TOI... LAISSE-MOI
RETRouver MES ESPRITS...
LA COUPE DE LA REINE
URAZA M'A REN-
COUILLONNÉ !!

MING, PÈRE
CRUEL...
PÈRE CRUEL,
MING -
PÈRE CRUEL
....

V'LA GORDON,
LES POTES!...
ON VA PAS
S'EMMER-
DER ...

... LA FUSÉE EST PRÊTE, MAIS TANT QUE
LA PRINCESSE AURA NE REDESCEND
PAS (DE SON PERCHOIR LÀ-HAUT) ON PEUT
PAS DÉCOLLER...

MONGO
D'MES DEUX.

QUAND ON
SERA LÀ-BAS,
JE VEUX UNE
ROBE NEUVE,
GORDON
J'COMMENCE
À EN AVOIR
MARRE
D'AVOIR LES
MICHES À
L'AIR ...

CASSE-TOI !
ICI, C'EST LE
HAREM DE
VULTANO !

JE VEUX
RESTER SUR
MONGO !

PAR TAO !
QUAND JE PENSE QUE
DALE A PAS ENCORE
COMPRIS QUE
GORDON EST UNE
TANTE ÇA ME
DONNE ENVIE
D'ÉTRANGER
QUELQU'UN !

GBZ



6BZ

Le bousoq de Matar Mohamed

Le bousoq de Matar Mohamed, c'est un drôle d'instrument. Une sorte d'oud avec une caisse plus petite, un manche plus long et droit avec des frettes, et deux cordes métalliques, ou plutôt, pour être précis, deux doubles cordes. On ne peut même pas dire que son origine soit arabe, celle-ci serait plutôt turque. Mais on ne le trouve pas en Turquie : là-bas l'instrument qui porte ce nom comporte huit cordes. Et en Syrie, il en existe à six cordes... Mais qu'importe. Le bousoq, pour nous, c'est avant tout l'instrument d'élection d'un musicien libanais que l'on peut considérer comme l'un des plus grands joueurs de taqassim (1) du monde arabe.

Matar Mohamed est l'exemple type de l'artiste oriental de tradition orale capable d'improviser de la façon la plus subtile sans avoir au grand jamais appris à « écrire la musique ». Voilà ce qui étonne encore en Occident nombre d'amateurs exclusifs de musique classique qui n'admettent l'improvisation qu'exceptionnellement sur orgue d'église (on se demande d'ailleurs bien pourquoi...). Comment ne pas comprendre que, s'ils ne sont pas inscrits sur le papier, les modes – les « maqams » (2) – et les rythmes arabes n'en sont pas moins profondément fixés dans l'esprit du musicien ? Les noter sur une partition et exiger que les artistes les respectent scrupuleusement ne serait pas nécessairement une initiative heureuse car la musique arabe est une tradition vivante qui varie selon les régions, selon les états d'âme de ceux qui la jouent. Certes, tout au long de l'histoire de la musique arabe, des théoriciens ont édicté des règles, mais celle-ci ont rarement été suivies de façon précise par les artistes qui, pour la plupart, ont préféré se fier à leur instinct.

Né en 1940 dans une famille de bergers nomades, Matar Mohamed a passé son enfance dans le désert. Son père et son oncle, Matar Abdel Karim, lui donnent très tôt quelques notions élémentaires sur la façon de jouer du bousoq. Et la musique va devenir pour lui plus qu'une vocation, presque une religion. Encore très jeune, il quitte le foyer familial pour rejoindre à Alep ses cousins qui sont eux aussi passionnés de musique. Avec ces derniers, il participe à de nombreuses séances, à qui jouera le mieux. Mais Matar progresse à pas de géant, ce qui ne va pas manquer

de provoquer des jalousies, d'autant plus que son caractère ne le portant pas à faire des concessions, il n'hésite pas à mettre son entourage au défi. Déçu et préférant se retrouver seul, il quittera Alep et s'établira près de Beyrouth, sur la colline de Djédéïd qui domine la ville et où il vit encore à l'heure actuelle.

« Quel est donc cet énergumène qui joue d'une manière aussi divine ? ». C'est ainsi qu'Abdel Wahab interrompt une répétition en entendant, détaché des autres instruments, le bousoq de Matar Mohamed. Et quelle n'est pas la stupéfaction du compositeur égyptien de découvrir un très jeune homme tout intimidé !... Plus tard, un jour qu'il répétait avec l'orchestre de la Radiodiffusion Libanaise, Matar est accusé par les musiciens de jouer faux, du fait qu'il ne sait pas lire la musique. Alors, il se met en colère, proposant de jouer lui seul d'un côté et les autres musiciens de l'autre, « et l'on verra bien qui s'en ira fausser ! ». Matar utilise son instrument de façon si personnelle, si particulière, qu'il lui est en fait difficile de s'intégrer à une formation en tant que simple comparse. Sa route est désormais tracée : il ne jouera plus qu'en soliste.

En 1965, Matar Mohamed se produit pour la première fois seul en public à Beyrouth lors d'une manifestation organisée par le compositeur et musicologue hollandais Christian Poche dans le cadre des Jeunesses Musicales du Liban. Dans l'assistance, se trouve le compositeur espagnol Luis de Pablo qui n'en croit pas ses oreilles. Trois ans plus tard, il demandera à Matar, qui acquiescera, de donner un concert à Madrid. Mais en Espagne, ce sera au tour de Matar d'être subjugué par le jeu des guitaristes flamenco, un jeu non sans quelques rapports avec le sien. Une rencontre musicale qui ne restera pas sans effet : des accents andalous vont commencer à apparaître dans ses improvisations de bousoq lorsqu'il sera de retour au Liban. Plus exactement, ayant constaté que le mode joué dans le flamenco s'apparentait au « Kourdi », il aura tendance à ménager une place privilégiée à ce maqam qui n'est pas habituellement très usité dans la musique arabe.

Puis il se produit à travers la France avec la troupe de folklore libanais de Roméo Lahoud qui accompagne la chanteuse Sabah. En 1969, Christian Poche l'invite à donner deux concerts à l'institut international d'Etudes Comparatives de la Musique de Berlin puis, deux ans plus tard, le fait participer aux Semaines de Musique Contemporaine de Paris : un récital au Théâtre de la Ville dont nous gardons encore un souvenir ébloui.



Le jeu de Matar Mohamed sur le bousoq ne peut être confondu avec celui d'aucun autre instrumentiste à cordes. L'attaque du plectre est extrêmement franche. C'est un jeu très affirmé, d'une grande clarté, sensible, passionné, voire d'une certaine violence. Une violence que contient toutefois la rigueur d'une architecture musicale qui, pour être improvisée, ne laisse aucune place à l'à-peu-près. Les taqassim de Matar Mohamed débutent généralement par quelques notes isolées qui composent avec le silence. Puis, que des instruments de percussion accompagnent le bousoq ou non et quel que soit le tempo choisi, un rythme va s'installer avec une force irrésistible, tandis que vont alterner des trilles très rapides formant des valeurs longues, des notes au contraire très détachées, ou bien de brèves séquences faisant apparaître simultanément deux lignes mélodiques parallèles, d'autres qui laisseront place à un véritable déluge de sons, ou encore, tout à coup, des séries de notes qui s'enchaîneront en de longues arabesques. Loin de toute virtuosité gratuite, Matar a l'art de graduer, de ménager ses effets. Ajoutons enfin que, fidèle en cela à la tradition orientale, il aime à moduler, à passer d'un maqam à un autre, sans omettre, bien sûr, de revenir au maqam principal.

C'est un vieil Arménien du quartier de Bourdj-Hamoud, à la périphérie de Beyrouth, qui construit les bousoqs de Matar Mohamed selon les indications précises de ce dernier. Matar fait une grande consommation de bousoqs : s'il n'arrive pas à sortir de l'instrument les sons qu'il veut, alors il entre dans une telle fureur qu'il finit par le mettre en miettes. Si le bousoq n'est pas bon, à la casse le bousoq ! Mais si le bousoq répond de façon positive à ses sollicitations, il lui porte alors une sorte de vénération quasi-religieuse.



Cinq albums 30 cm de Matar Mohamed sont actuellement disponibles sur le marché français, plus un sixième qui ne lui est pas entièrement consacré (Arabic Music : Maqam, Unesco Collection, Philips 6586 006) mais dont le joyau est son très inspiré taqsim-solo sur le mode Bayati enregistré en 1968 à Berlin et dont la durée est de onze minutes trente. Ce disque édité en Hollande est trouvable ici en importation. Mais le plus beau recueil de Matar Mohamed est sans aucun doute celui qui est paru sous le titre « Musique traditionnelle arabe sur bousok » (Alvarès C 468) et dont on lira avec profit les informatifs textes de pochette dus à l'instigateur de l'enregistrement, Christian Poche. Trois saisissantes improvisations sans le moindre accompagnement. Sur une face, un taqsim Nahawand Ochak (c'est-à-dire sur le maqam Nahawand, Ochak signifiant « amoureux ») et un taqsim Bayati Nawa (c'est-à-dire sur le maqam Bayati et joué sur la corde « Nawa », la corde aigüe du bousok). Sur l'autre, un « Rash sur le maqam Atarkord » d'une durée de vingt-trois minutes que l'on peut considérer, à ce jour, comme le chef-d'œuvre de Matar Mohamed. A l'origine, le « Rash » désignait un style d'improvisation sur instruments à cordes introduit au milieu de XIX^e siècle par un musicien de Bagdad nommé Ibrahim. Ici, c'est un « Rash » correspondant aux conceptions spécifiques de Matar Mohamed que l'on entend sur le maqam « Atarkord » (ou Atar-Kourdi). Et pour Matar, c'est l'évocation d'un jeune homme assis sur la berge d'une source : « Il se lamente et il est triste. Il a perdu celle qu'il aimait, Mais

bientôt son courage l'emporte, Allah est grand »...

Les quatre autres recueils sont distribués en France par Sonodisc. Certes, l'illustration frontale de la pochette de « Matar plays his magic bozouki » (Voice of Stars, VOS 10 002) n'est guère attirante et ne présente aucun rapport avec le contenu du disque, mais allez écouter dans un magasin un morceau tel que le « Lamma Yee Gheeb El Gamar » qui ouvre la première face : si vous ne repartez pas avec l'album sous le bras, c'est que vous êtes vraiment fauchés ! Il regroupe dix morceaux d'une durée allant de quatre à un peu plus de cinq minutes, tous d'un impact irrésistible. A l'exception de deux solos absolus joués respectivement sur des maqams particulièrement prisés par Matar Mohamed, le Nahawand et le Bayati, ces morceaux sont accompagnés par des percussions – la darbouka, le rek (3) et des petites cymbales métalliques fixées aux doigts et que l'on entrechoque (4) – qui marquent les rythmes avec une renversante précision. C'est un disque hautement tonique, parfait pour débiter une journée, par exemple en le passant à bonne puissance un dimanche matin, toutes fenêtres ouvertes, histoire d'entretenir de bonnes relations avec vos voisins racistes... Les trois derniers recueils portent le label « SLD ». Une même conception a présidé à deux de ceux-ci qui sont respectivement intitulés « Bouzouk, Matar Mohamed style » (« SLD » SLP 15 008) et « More Bouzouk with Matar Mohamed » (« SLD » SLA 15 016) et qui réunissent chacun douze petits morceaux d'environ trois minutes accompagnés par des

percussions. Si l'on y retrouve les qualités du « Voice of Stars », on regrettera tout de même la brièveté et surtout le caractère stéréotypé de la durée de ces interprétations. Mais rien de ce que joue Matar Mohamed ne peut nous laisser indifférents et l'on ne saurait négliger ces enregistrements qui recèlent un nombre appréciable de surprises heureuses (à noter en passant qu'un orchestre se fait entendre dans le premier morceau du « More Bouzouk »).

Le dernier des trois albums « SLD » (« Taqassim, Matar Mohamed », SLP 15 017) mérite une place à part. Tout d'abord parce qu'il est entièrement joué en solo sans accompagnement. Ensuite, parce que, sur les huit plages qu'il contient, quatre avoisinent ou dépassent six minutes, ce qui est une durée plus favorable à des développements intéressants. Enfin, parce que c'est le seul, avec le taqsim Bayati du recueil Philips, qui puisse, par ses qualités profondes, soutenir la comparaison avec le disque Alvarès. Cela voudrait-il dire que nous avons une préférence pour le solo non accompagné ? Cela serait sans doute aller un peu vite mais, pour s'en tenir aux seuls enregistrements, force nous est de constater que nous nous trouvons devant deux formes de musique : l'une enjouée et entraînante que l'on pourrait écouter avec plaisir à n'importe quel moment de la journée, et une autre, peut-être plus difficile d'accès, qui demande une certaine disponibilité d'écoute, une certaine qualité d'attention, de concentration. Tout semble se passer dans le second cas comme si, loin d'être considéré comme un manque passager, un espace plus ou moins fortuit et arbitraire, le silence se trouvait intégré dans l'articulation de la structure improvisée et apparaissait comme un des éléments constitutifs essentiels de la musique, apportant à celle-ci des dimensions émotionnelles spécifiques et irremplaçables.

Un conseil pour terminer : suivez chaque semaine les annonces de la page-spectacle de l'Hebdo. Il se pourrait bien qu'un jour prochain, Matar Mohamed vienne se produire à nouveau en France avec son bousok. Ce serait tout de même dommage de le manquer !

Daniel Caux

(1) C.f. « Charlie » N° 63

(2) C.f. « Charlie » N° 61

(3) Petit tambourin appelé « tar » au Maghreb. On l'appelle aussi « daf » en Orient, bien que ce terme y soit parfois employé pour désigner l'instrument appelé « bendir » au Maghreb.

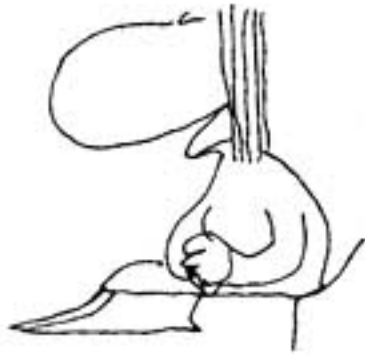
(4) Cymbales qui portent le nom de « slnj » et qui sont aussi appelées « sagat » en Egypte et « saj » dans la péninsule ibérique.



Papa a été mangé

Copi

ZZZZ...



TOC!
TOC!



QUI PEUT FRAPPER
À CETTE HEURE?



TU DORS? HEUREUSE-
MENT QUE J'AI LA CLÉ!



MAMAN!



SMAC!



COMMENT VAS-TU,
MON CHÉRI?



ET TOI?



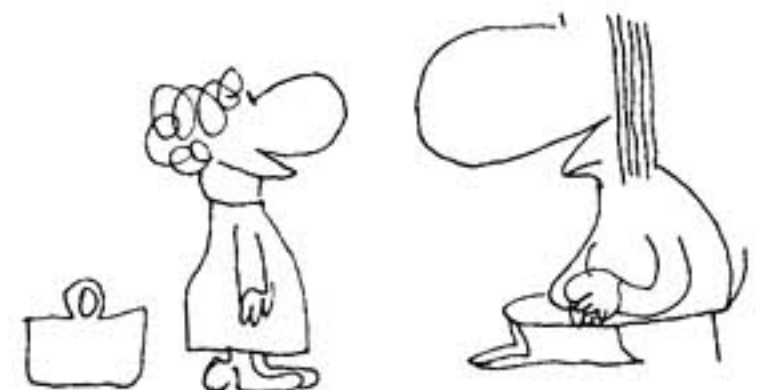
TRÈS EN
FORME!

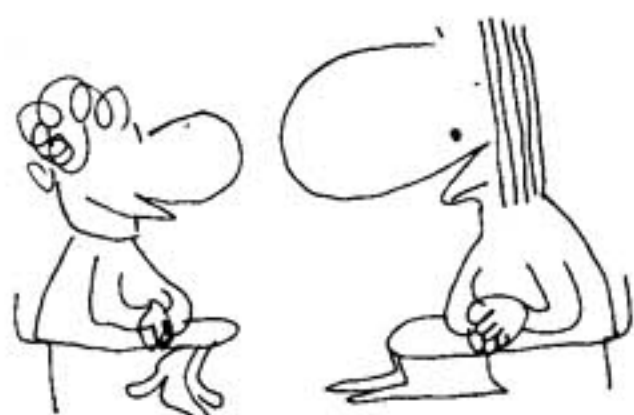
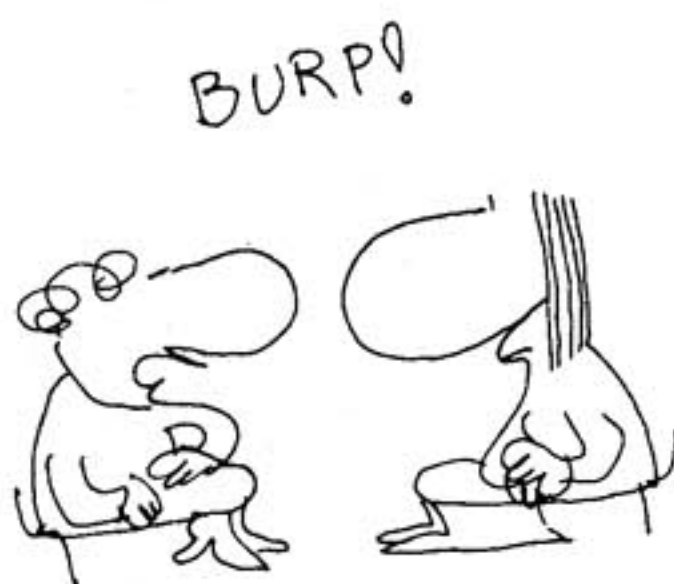


J'AI ENFIN TUÉ
TON PÈRE!



T'AS PAS QUELQUE
CHOSE À GRIGNOTER
DANS LE FRIGIDAIRE?

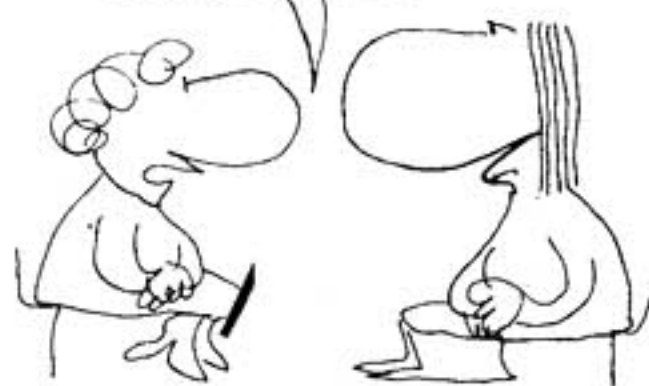




C'EST SURTOUT
JOYEUX LES PRE-
MIERS TEMPS!



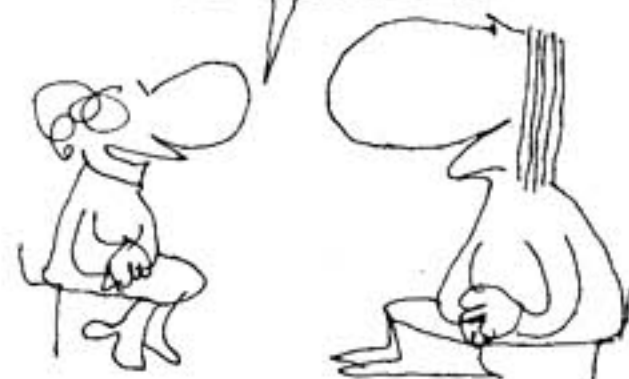
MAIS APRÈS,
ÇA SE GÂTE!



ET TOI, MON
CHOU?



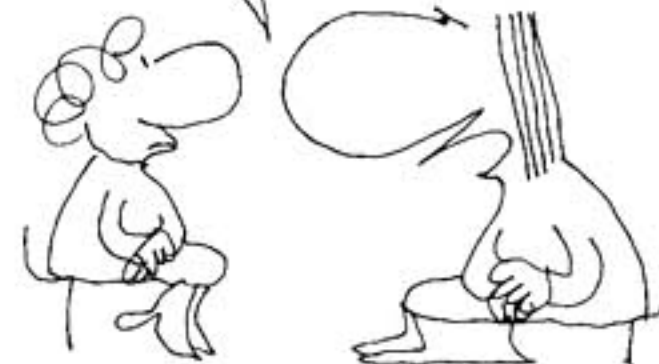
COMMENT VA CE
PAUVRE ALBERT?



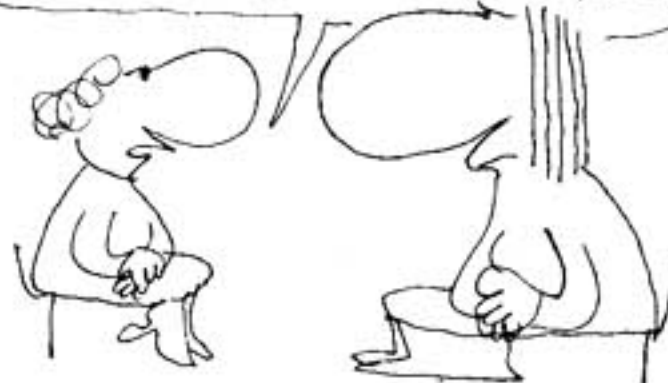
TU N'AS PAS RÉ-
PONDU À MA QUES-
TION!



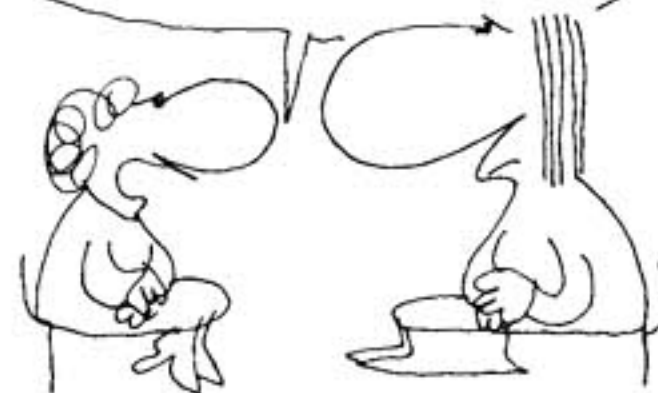
POURQUOI AS-TU
TUÉ PAPA?



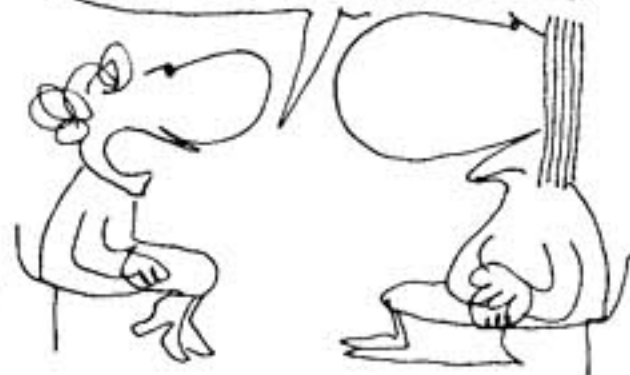
J'AIMERAIS MIEUX
QUE TU NE TE MÊLES
PAS DE MES AFFAIRES!



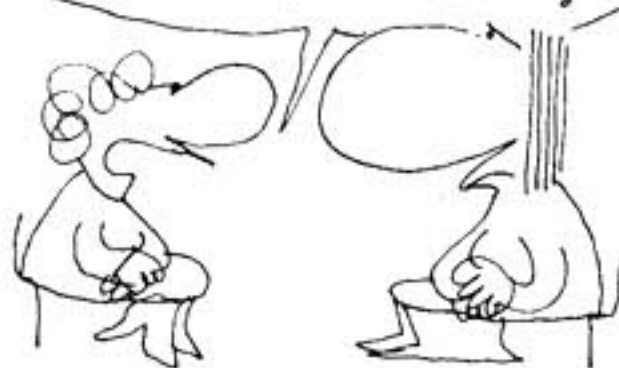
JE NE SUIS PAS EN
ÉTAT PSYCHOLOGIQUE
DE RÉPONDRE!



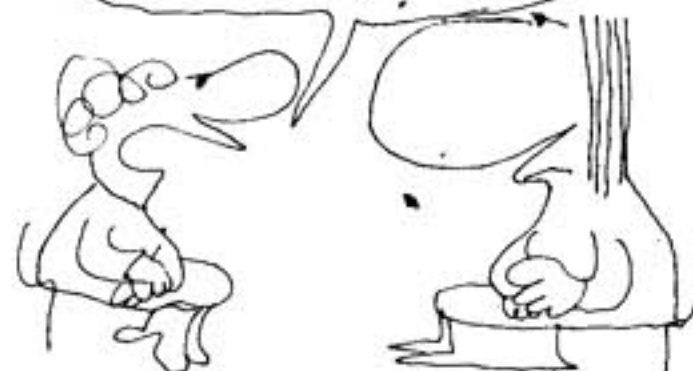
JE SUIS VENUE EN
AUTO-STOP DEPUIS
MALESHERBES!



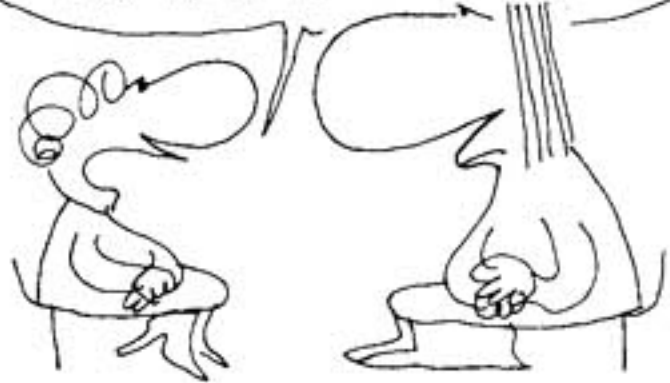
J'AI PASSÉ UNE HEURE
SOUS LA PLUIE À
FONTAINEBLEAU!



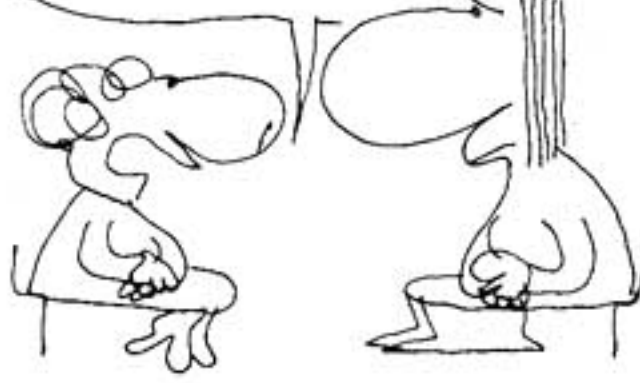
ET C'EST COMME
ÇA QUE TU ME
REÇOIS?



QUAND TU VIENS CHEZ
MOI JE NE TE SERS PAS
DES RAVIOLIS FROIDS!



ET JE NE TE QUES-
TIONNE PAS SUR
TA VIE PRIVÉE!



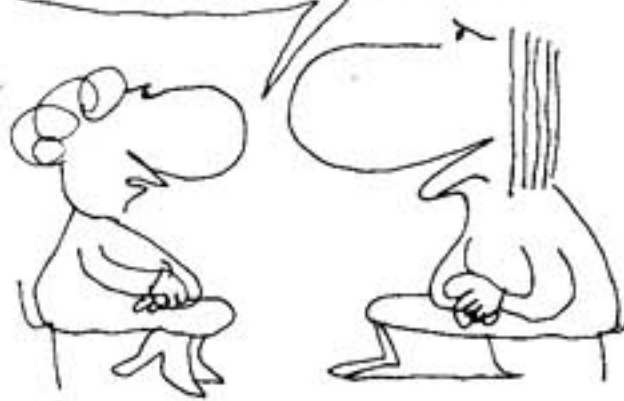
MAIS TU N'AURAS
PAS À ME SUPPOR-
TER PLUS LONGTEMPS!



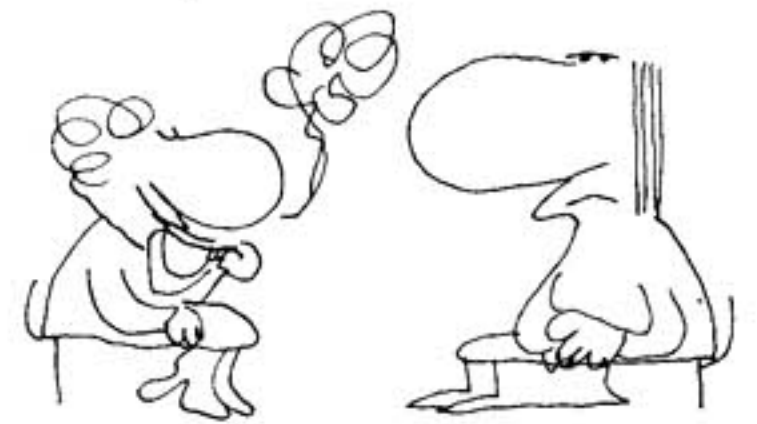
DEMAIN MATIN JE
PARS CHEZ TA SŒUR!



IL N'Y A PAS DE
CAFÉ, CHEZ TOI?



HMMM...



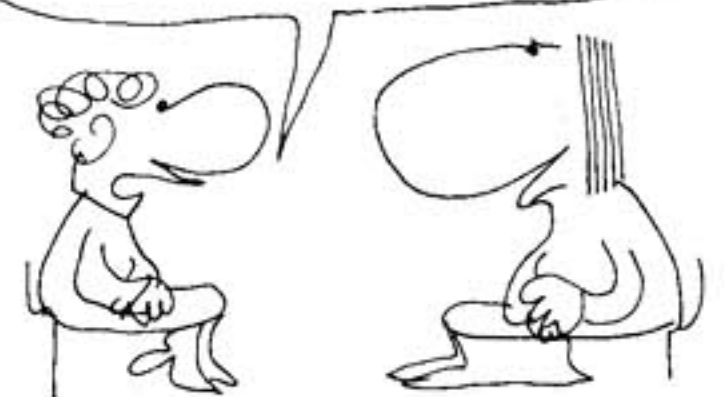
MAMAN, VA TE LIVRER
AUX GENDARMES!



AUX
GENDARMES?



MAIS J'AI FAIT
DISPARAÎTRE LE CORPS!



TU ME PREND
POUR UNE GOURDE?



JE L'AI D'ABORD DÉ-
COUPÉ EN TOUTS PETITS
MORCEAUX...



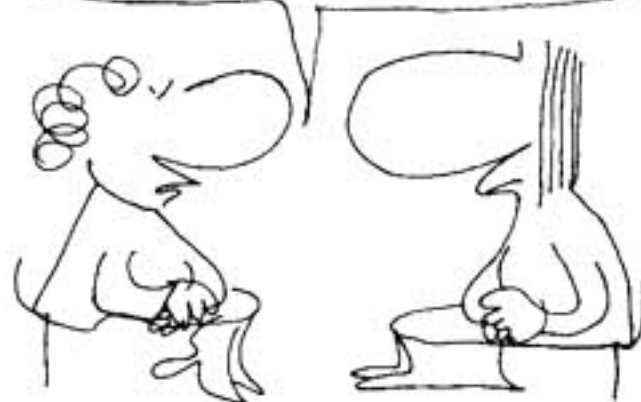
AVEC BEAUCOUP
D'AÏL...



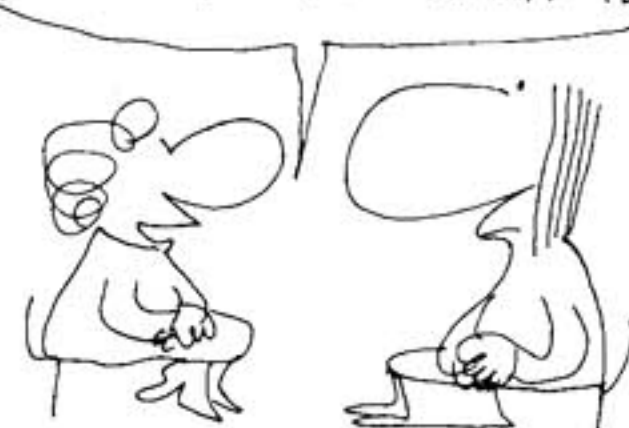
J'AI FAIT UNE SORTE
DE HACHIS, TU VOIS...



C'ÉTAIT PAS DÉLI-
CIEUX, VU SON ÂGE...



MAIS EN TOUT CAS
C'ÉTAIT ABONDANT!



ET LES OS, JE LES AI
DONNÉS À SOCRATE!



MON PETIT TECKEL,
TU SAIS...



J'ADORE
CE CHIEN!



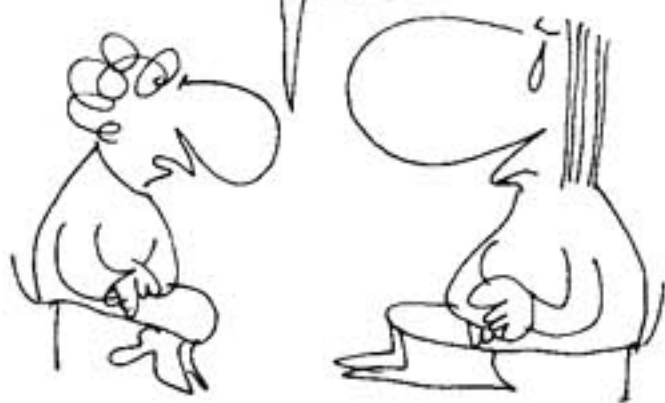
TU ES TRISTE,
ELVIRE?



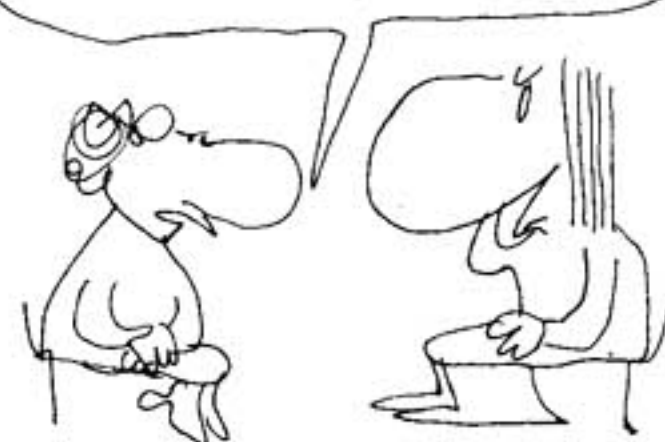
J'AIMAIS
PAPA.



ÇA JE LE
SAIS, MAIS...



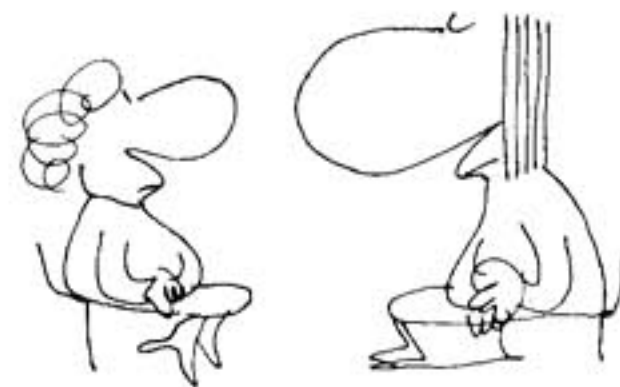
MAIS QUE VEUX-TU QUE
JE FASSE, ELVIRE?



VINGT ANS SUR UN
FAUTEUIL ROULANT...



ET TON
ALBERT?



IL GARDE
LE MORAL.



IL SORTIRA
QUAND?



DANS SIX ANS,
NORMALEMENT.



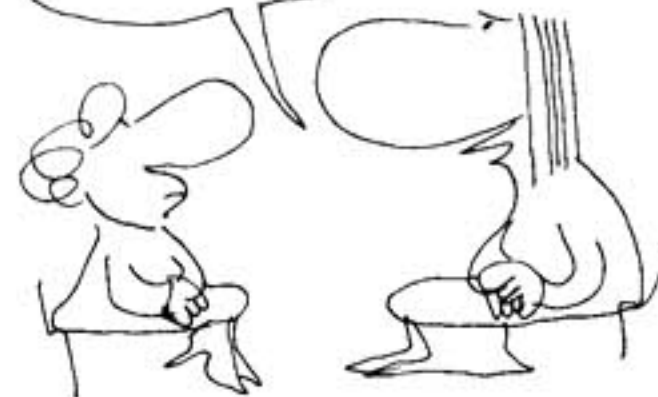
QUELLE
INJUSTICE!



ET TU N'AS
PAS D'AMANT?



NON! JE
L'AIME!



HÉ BEN...



JE M'EN FOUS QU'IL
AIT ÉTRANGLÉ UNE
MINEURE!



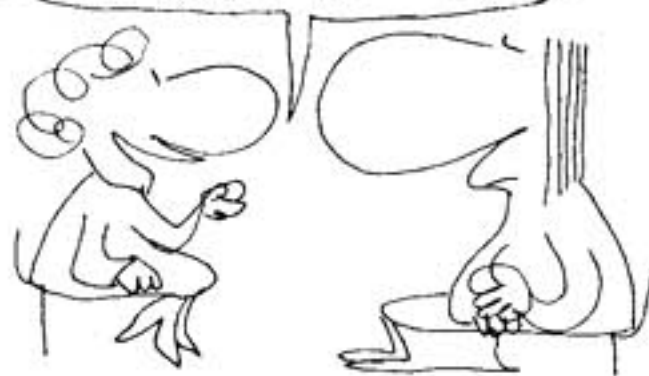
JE L'ÉPOUSERAI À
SA SORTIE DE PRISON!



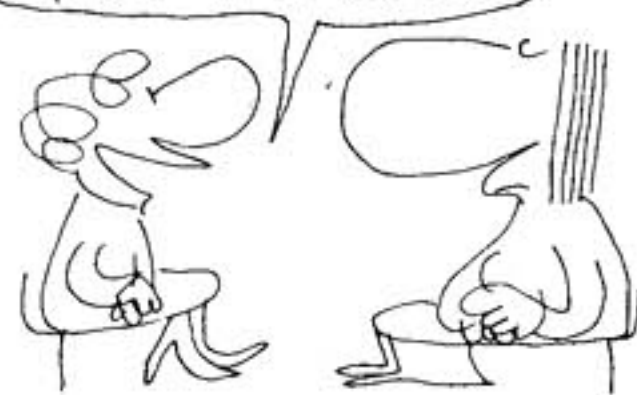
ET VOUS SEREZ
TRÈS HEUREUX,
CROIS-MOI!



CE QUI COMPTE CHEZ
L'HOMME, C'EST LA
PUISSANCE!



ET TON ALBERT,
APRÈS DIX ANS
DE TAULE...



HO LÀ LÀ LÀ
LÀ LÀ LÀ!



AH, TIENS,
J'OUBLIAIS...



LA BAGUE DE FIAN-
ÇAILLES DE TON
PÈRE.



TIENS, IL SE
FAIT JOUR...



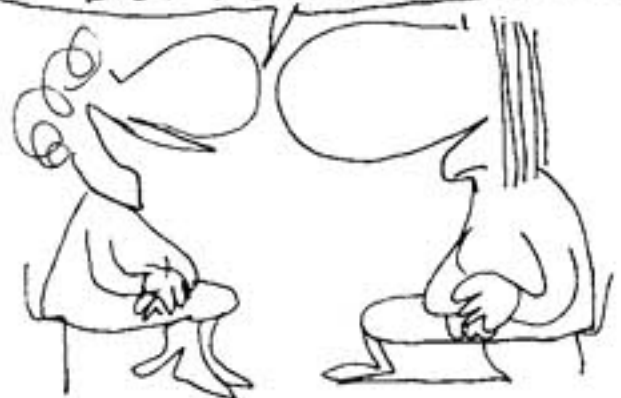
TU AS UN BEL
APPARTEMENT...



ZUT! C'EST L'HEURE
DE MON TRAIN POUR
L'ITALIE!



JE M'EN VAIS GAS-
PILLER MA PENSION
DE VEUVE!



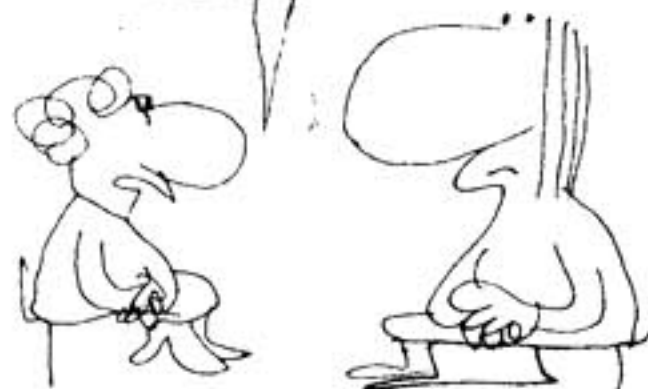
TU VIENS AVEC
MOI, ELVIRE?



JE RESTE
ICI, MAMAN.



T'AS TOUJOURS
ÉTÉ CONNE!



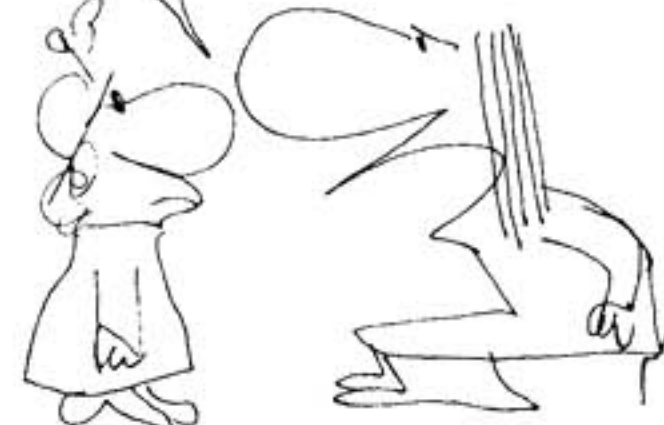
OÙ EST MON
CHAPEAU?



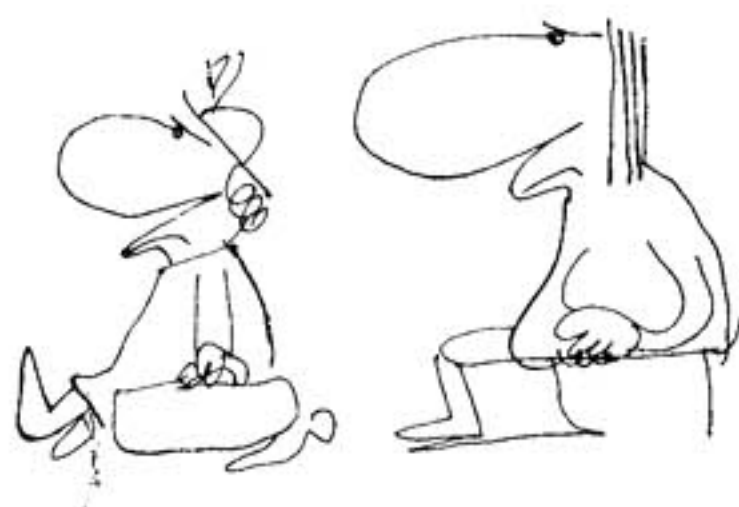
ALORS
A RIVEDERCI!



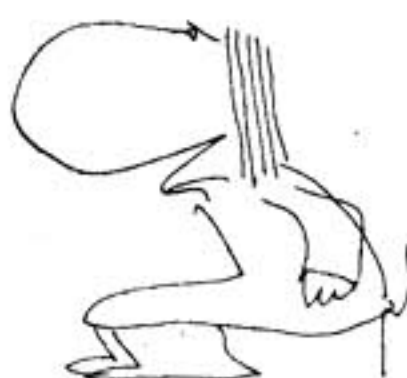
VIEILLE
MEURTRIÈRE!



COMPLEXÉE
D'ŒDIPÉ!



JE L'AIMAIS,
PAPA!



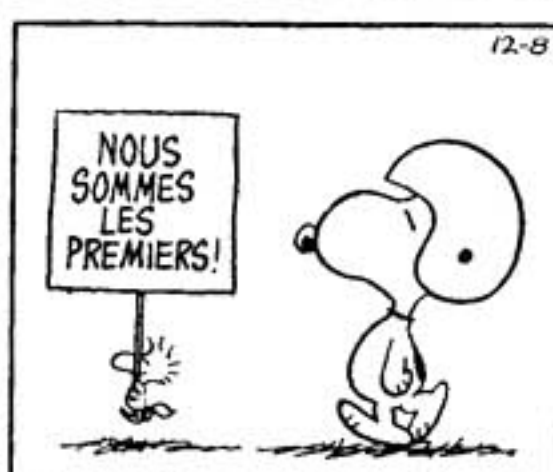
COPÉ-

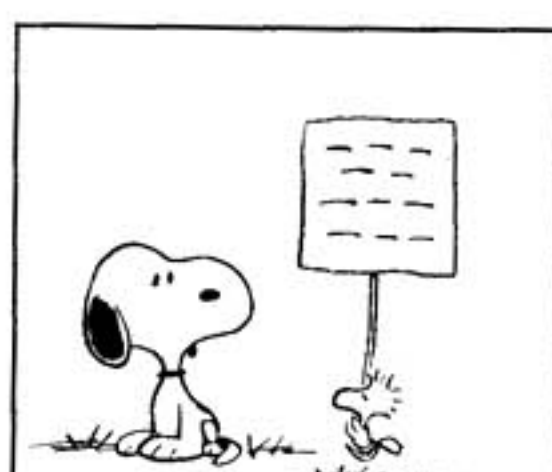
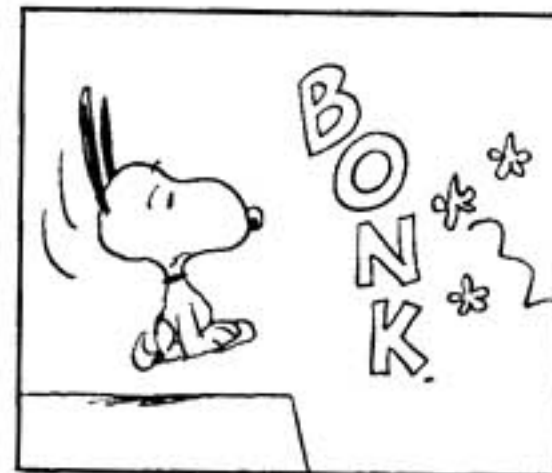
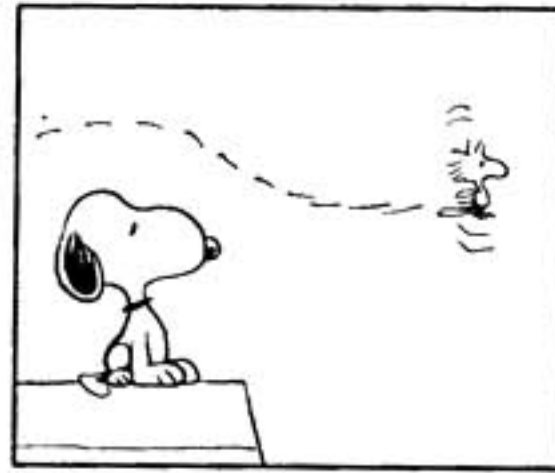
Charles M. Schulz

PEANUTS



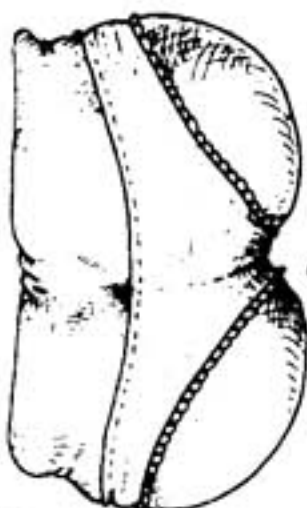






Andrevon

Petit dico de la SF (suite)



BECKER (Benoît) : Ecrivain français (à ce qu'il paraît, un pseudonyme cachant deux auteurs) qui fit les beaux jours de la collection ANGOISSE du Fleuve Noir à ses débuts - pleurez, les yeux ! Benoît Becker a publié douze romans entre 1954 et 1959, avec beaucoup de déchet, notamment les 6 ouvrages consacrés au « personnage » du monstre de Frankenstein, repris du roman de Mary Shelley. Mais ce qui n'est pas déchet touche parfois au chef-d'œuvre (dans le cadre, évidemment, du genre abordé : le suspense ou le fantastique horrifique), notamment **LE CHIEN DES TENEBRES**, **LAISSE TOUTE ESPÉRANCE** et **TERREUR**. Le premier est consacré aux exploits d'un tueur de dames dans les brumes de Londres, le second à une « aspiration » dans le temps qui conduit le héros jusqu'au moyen-âge, le troisième à une sombre machination criminelle (inspirée peut-être de **CELLE QUI N'ÉTAIT PLUS**, de Boileau-Narcejac) se déroulant dans un château perdu sur la côte danoise.

Ce qui caractérise Benoît Becker, c'est le soin apporté à l'élaboration d'un climat éprouvant pour les nerfs, basé surtout sur des effets climatiques : chez Becker, tout se passe dans la brume, le brouillard, la nuit, ou par temps d'orage ou de crachin,



« Frankenstein » de Becker selon Artima

et sa prose a une qualité si cinématographique qu'on s'y croit vraiment. En fait, il fut l'un des rares auteurs de la collection ANGOISSE (avec Kurt Steiner) à faire réellement peur. Dommage qu'il ait si vite disparu. Plusieurs de ses romans (la plupart des « Frankenstein », ainsi que **TERREUR**) ont fait l'objet d'adaptation en bandes dessinées dans les fascicules Artima chers à Dionnet ; il faut reconnaître que certains des « Frankenstein » sont fort bons. Mais à quand une réédition des trois titres mentionnés plus haut ? C'est un boulot pour Marabout, ça. Réveille-toi, Baronian !

BIBLIOGRAPHIE : EXPÉDITION ÉPOUVANTE (n°4) - LE CHIEN DES TENEBRES (6) - LAISSE TOUTE ESPÉRANCE (10) - TERREUR (15) - CHATEAU DU TRÉPAS (19) - LA TOUR DE FRANKENSTEIN (32) - LA NUIT DE FRANKENSTEIN (34) - LE SCEAU DE FRANKENSTEIN (36) - FRANKENSTEIN RODE (41) - LE SOUFFLE COUPÉ (46) - LA CAVE DE FRANKENSTEIN (50).

BEEBE (Ford L.) : réalisateur américain né en 1888. D'abord scénariste, il se spécialise dans le « serial », et devient metteur en scène en 1932, profession qu'il poursuivra jusqu'au début des années 50, où il entre dans la carrière de producteur. Avec Spencer Gordon Bennett, présent dans ce dico à une rubrique d'écart (l'ordre alphabétique fait bien les choses), Beebe est le plus célèbre réalisateur de SERIAL, ces interminables bandes qui sortaient de semaine en semaine dans les salles à raison d'un épisode de vingt minutes hebdomadaire. Et comme Bennett, Beebe a réalisé de très nombreuses adaptations de bandes dessinées, ce qui devrait le rendre cher à notre petit cœur. Malheureusement, ces bandes sont totalement invisibles aujourd'hui, et ce n'est certainement pas demain la veille qu'on les ré-

éditera. Dans le simple et machiavélique but de donner l'eau à la bouche aux lecteurs du Petit Dico, on en citera toutefois quelques-unes : **ACE DRUMMOND** (d'après la bande de Clayton Knight - 1936) ; **JUNGLE JIM** (d'après Alex Raymond - 1937) ; **SECRET AGENT X 9** (d'après le même - 1937) ; **FLASH GORDON'S TRIP TO MARS** (toujours d'après Raymond - 1938) ; **RED BARRY** (d'après Wild Gould - 1938) ; **BUCK ROGERS** (d'après Dick Calkins - 1939) ; **FLASH GORDON CONQUERS THE UNIVERSE** (1940). Outre les serials, Ford L. Beebe tourna sur la fin de sa carrière de nombreux films de long métrage, comme **NIGHT MONSTER** (1942, avec Bela Lugosi), **INSIVIBLE MAN'S REVENGE** (1944) et des tas de Bomba, d'après les romans d'un certain Roy Rockwood. On vous en cause comme ça, n'ayant honteusement rien vu de tout ça. Mais, pour plus de détails, on se reportera au numéro 5 de la revue *Ecran fantastique*, qui contient un dossier exhaustif et fort bien fait sur Beebe, dont la présente notice n'est qu'un résumé hasardeux.

BELLE ET LA BÊTE (LA) : Film réalisé en 1946 par Jean Cocteau (avec la supervision technique de René Clément), d'après un conte de Madame Leprince de Beaumont. Dans le désert du cinéma français fantastique, **LA BELLE ET LA BÊTE** est et reste un chef-d'œuvre admirable. De toutes les confrontations entre une femme et un monstre (thème vieux comme l'expression artistique), le film de Cocteau, à l'égal de **KING-KONG**, persiste dans notre œil comme le plus pur, le plus beau, le plus émouvant. Cela tient à l'esprit de Cocteau, aussi bon plasticien (les décors évoquent la peinture hollandaise du XVII^e siècle, et le masque de bête de Jean Marais, modelé par Arakélian, est superbe) que poète des grands mythes de l'humanité...



Jean Marais dans « La Belle et la Bête »



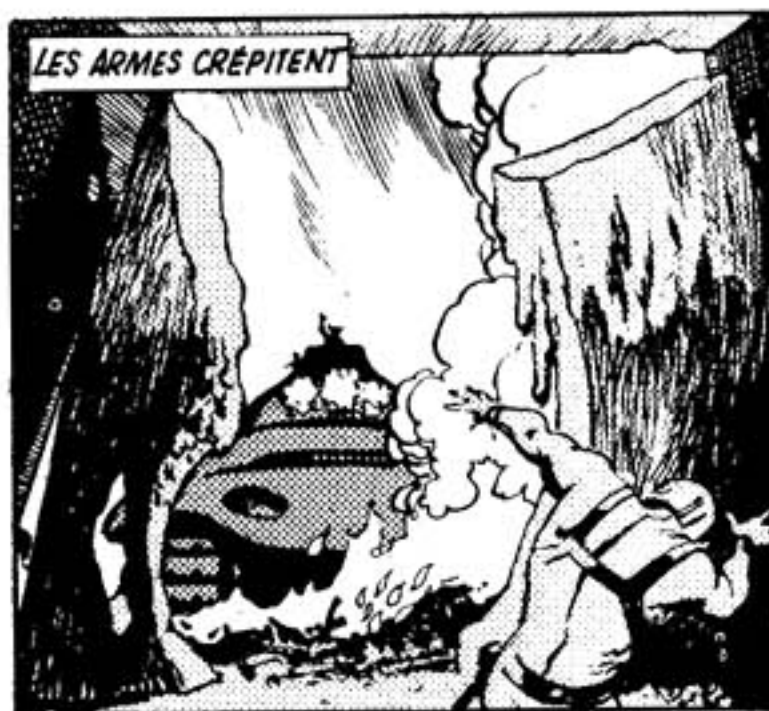
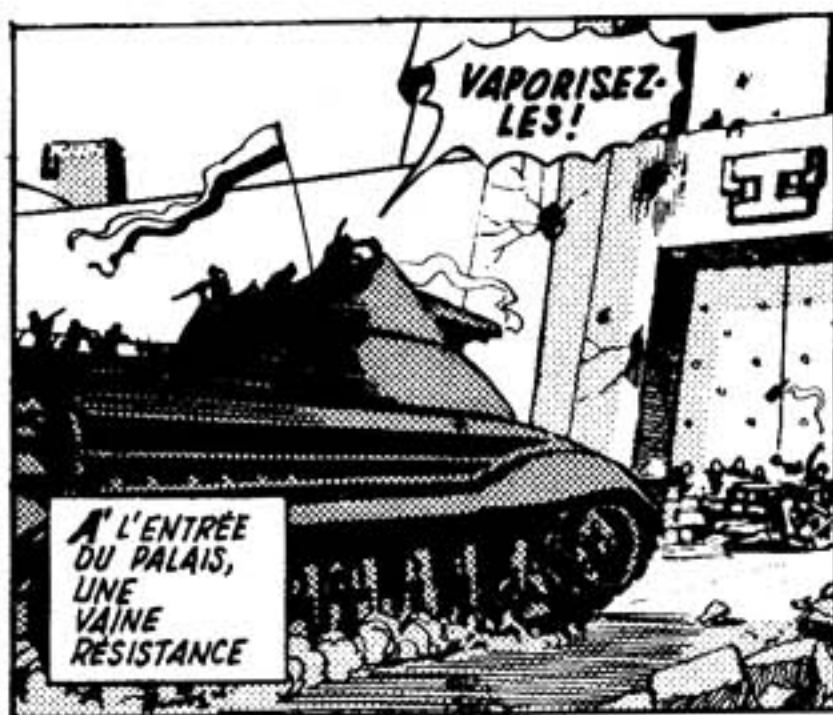
« Flash Gordon's trip to Mars » de Beebe

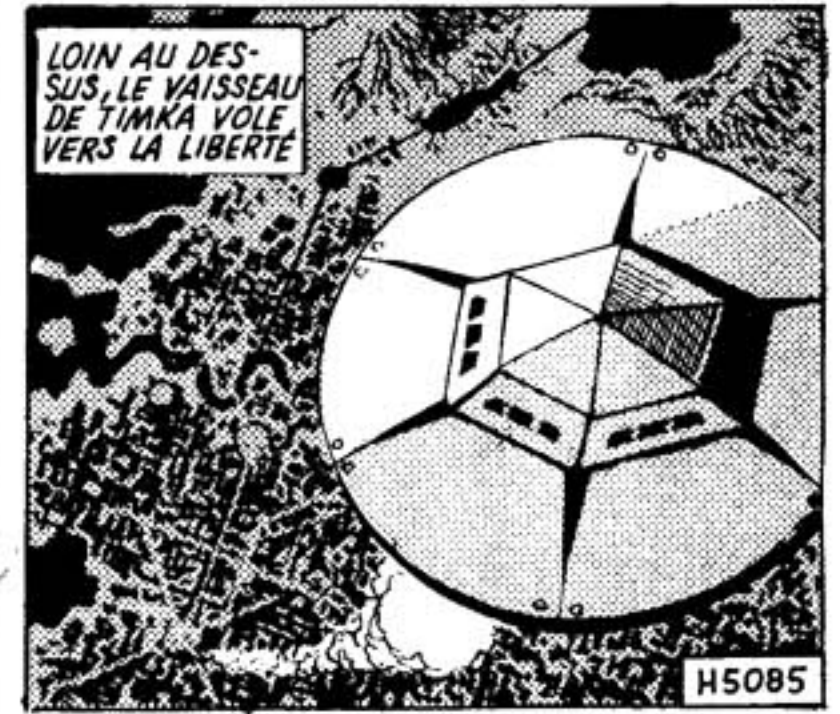
JEFF HAWKE

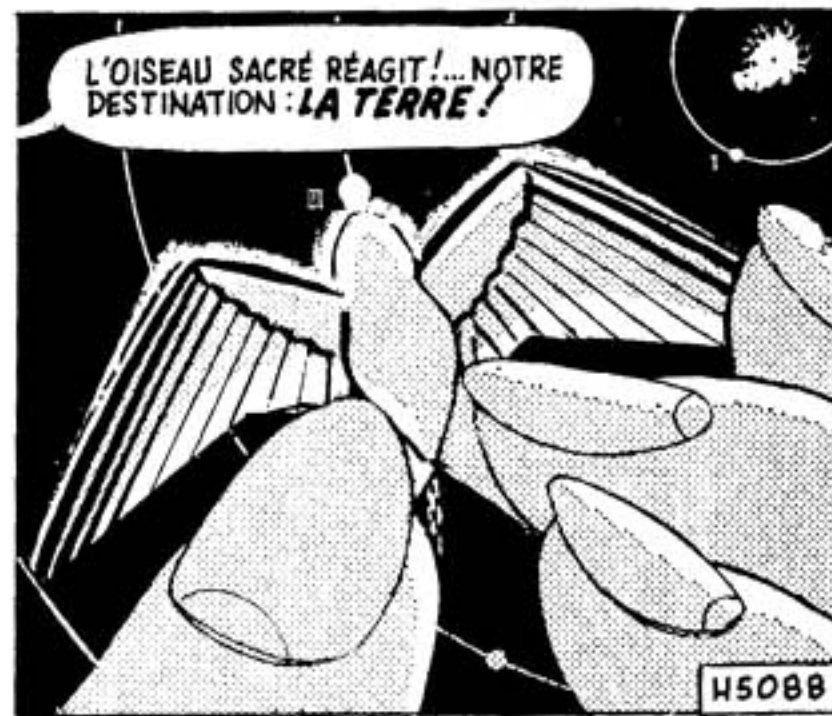
Sydney Jordan

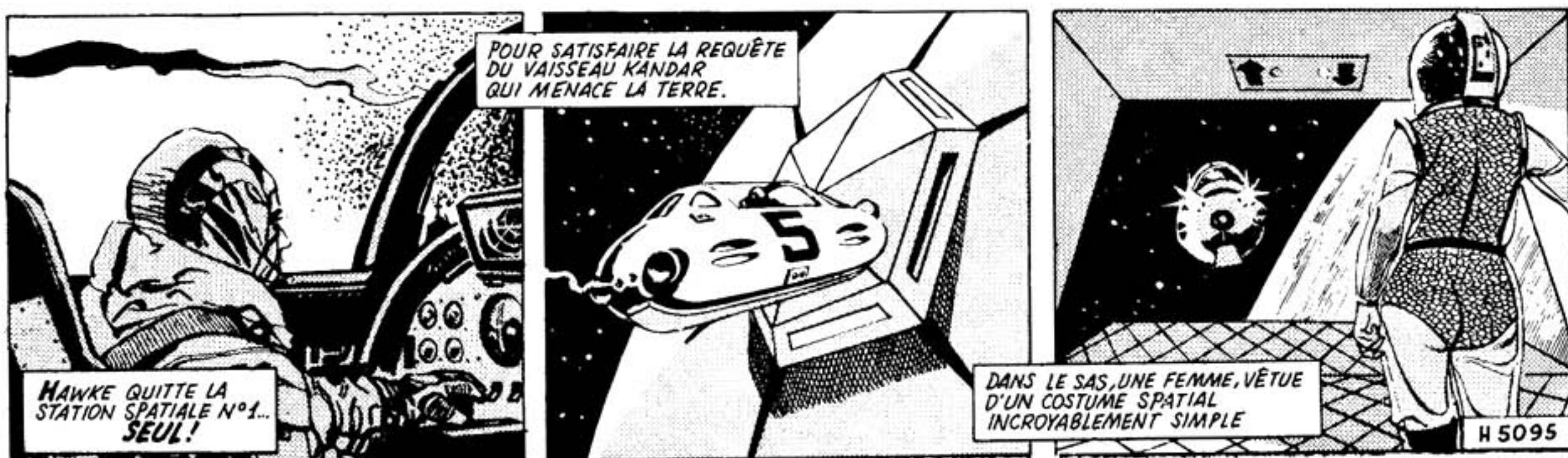
LE LIVRE DES MONDES













JE VOUS Salue,
ENVOYÉ DU
PEUPLE DE LA
TERRE



H5096



(*) EN ANGLAIS, HAWK SIGNIFIE FAUCON.



PENDANT CE TEMPS, À
KANDATURA, UN VAISSEAU
DE GUERRE GÉANT, À
CÔTÉ DUQUEL LE PALAIS
SEMBLE MINUSCULE...



H5097



H5098



H5099



L'INSOUTENABLE FLUX D'ÉNERGIE ÉMIS PAR LE VISIONNEUR MENTAL ENVAHIT LE CŒUR ET L'ESPRIT DE TERRINA...

AA-AGH!



DIS-NOUS, OÙ S'EST ENFUIE TA SŒUR TIMKA?

H5100

LA PUISSANCE AUGMENTE...



NO-OON!



CALIPHAN!

OÙ EST TIMKA?



SUR L'ÉCRAN DE LA MACHINE MENTALE, UNE PETITE PLANÈTE APPARAÎT...

... D'ABORD UN CLIGNOTEMENT PASSAGER, PUIS L'IMAGE SE STABILISE.



LA TERRE? MAIS POUR QUOI TIMKA A-T-ELLE FUI SUR CETTE MISÉRABLE PLANÈTE?

5101



SOUmise A LA PRESSION IRRÉSISTIBLE DU VISIONNEUR MENTAL, TERRINA RÉVÈLE LA VÉRITÉ SUR LA MISSION DE TIMKA

SUR LA TERRE, SE TROUVE LA SOURCE SACRÉE DE LA CONNAISSANCE: LE LIVRE DES MONDES, DANS LEQUEL EST ÉCRIT LE PASSÉ, LE PRÉSENT, LE FUTUR DE TOUTES LES CHOSES DE L'UNIVERS.

AU COURS DES CRISES INTERPLANÉTAIRES, LES SAGES ONT EU ACCÈS A' CETTE CONNAISSANCE



AINSI, IL Y A TRÈS LONGTEMPS, ALORS QU'UNE TRÈS GRANDE CATASTROPHE MENAÇAIT DE S'ABATTRE SUR LA TERRE, CERTAINS SAGES ONT ÉTÉ AMENÉS A' DÉCOUVRIR LE LIVRE DES MONDES !!

5102



CALIPHAN ET RENEK, SILENCIEUX, ÉCOUTENT TERRINA LEUR EXPLIQUER LE BUT DE LA MISSION DE TIMKA SUR TERRE...

DANS LE LIVRE DES MONDES, CES TERRIENS ONT APPRIS QU'IL FALAIT QU'ILS QUITTENT LEUR PLANÈTE...

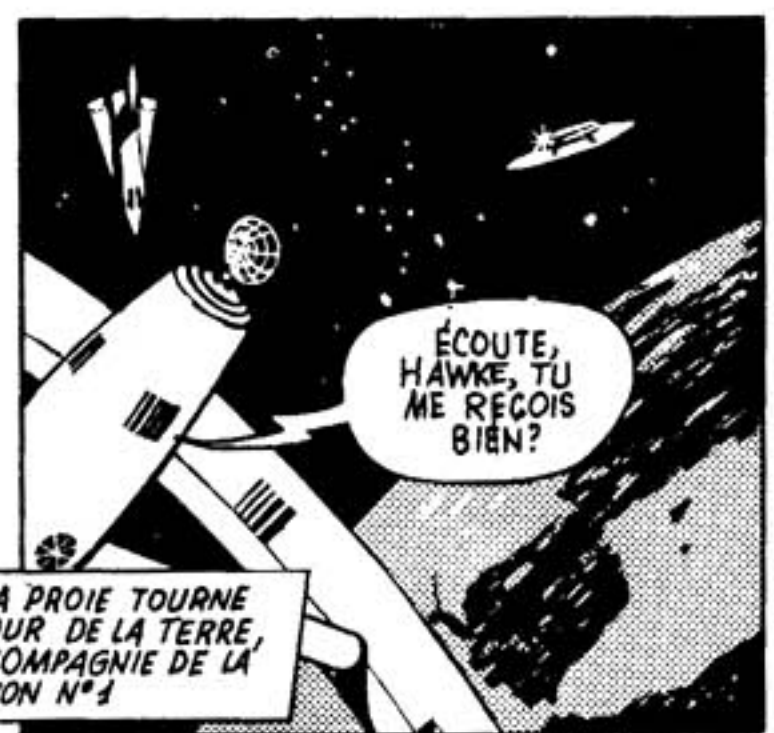
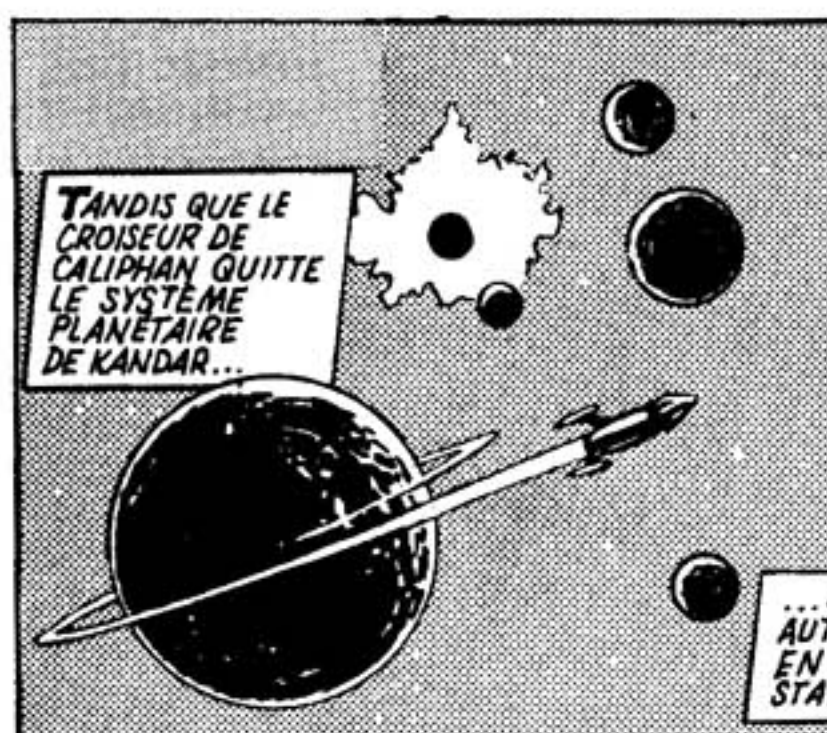


... ILS L'ONT FAIT, ET ILS SE SONT INSTALLÉS SUR LES SEPT PLANÈTES AUTOUR DE L'ÉTOILE KANDAR, IL Y A TRÈS LONGTEMPS!

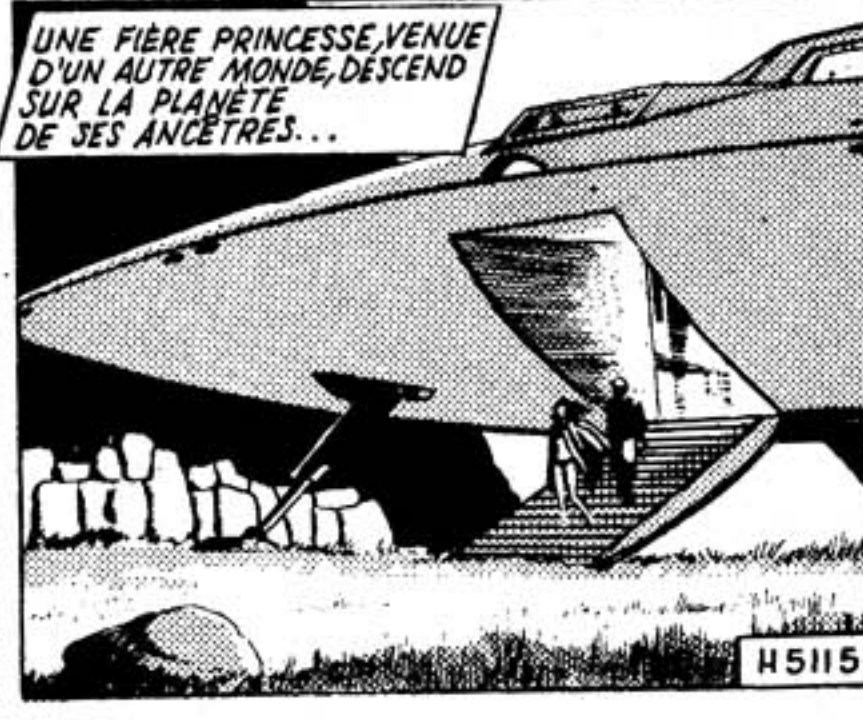


LE PEUPLE DE TIMKA, MON PEUPLE, LE GRAND EMPIRE DE KANDAR, EST VENU DE LA TERRE!

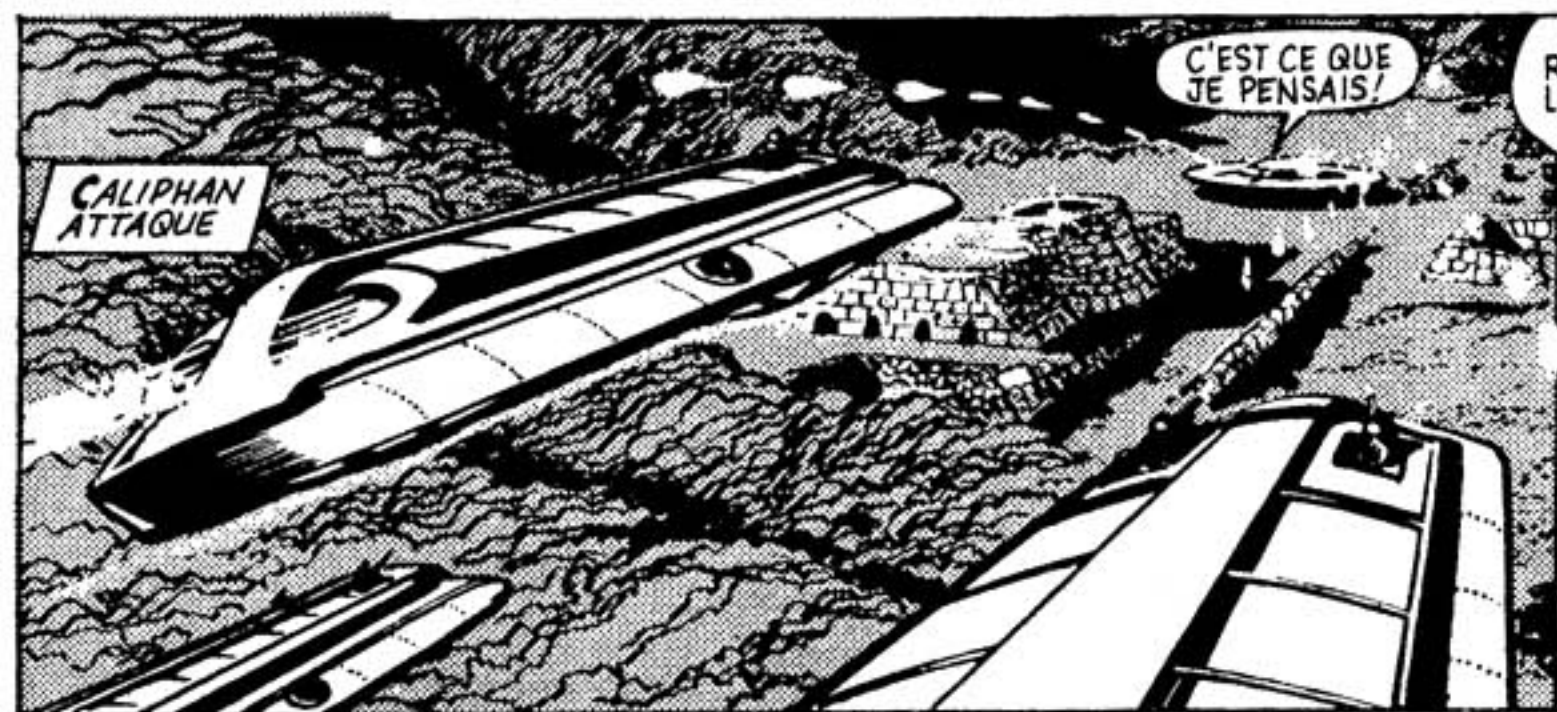
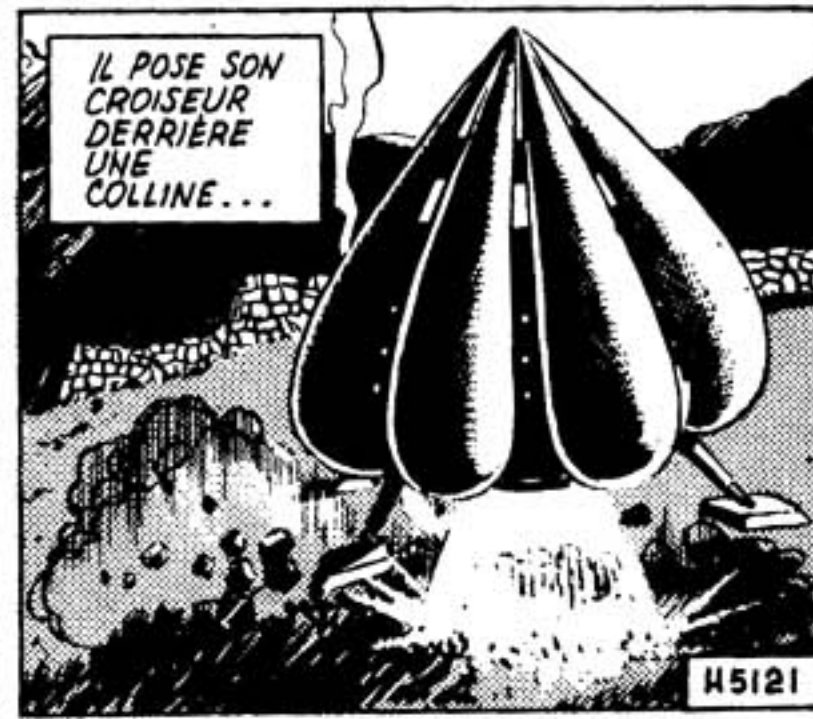
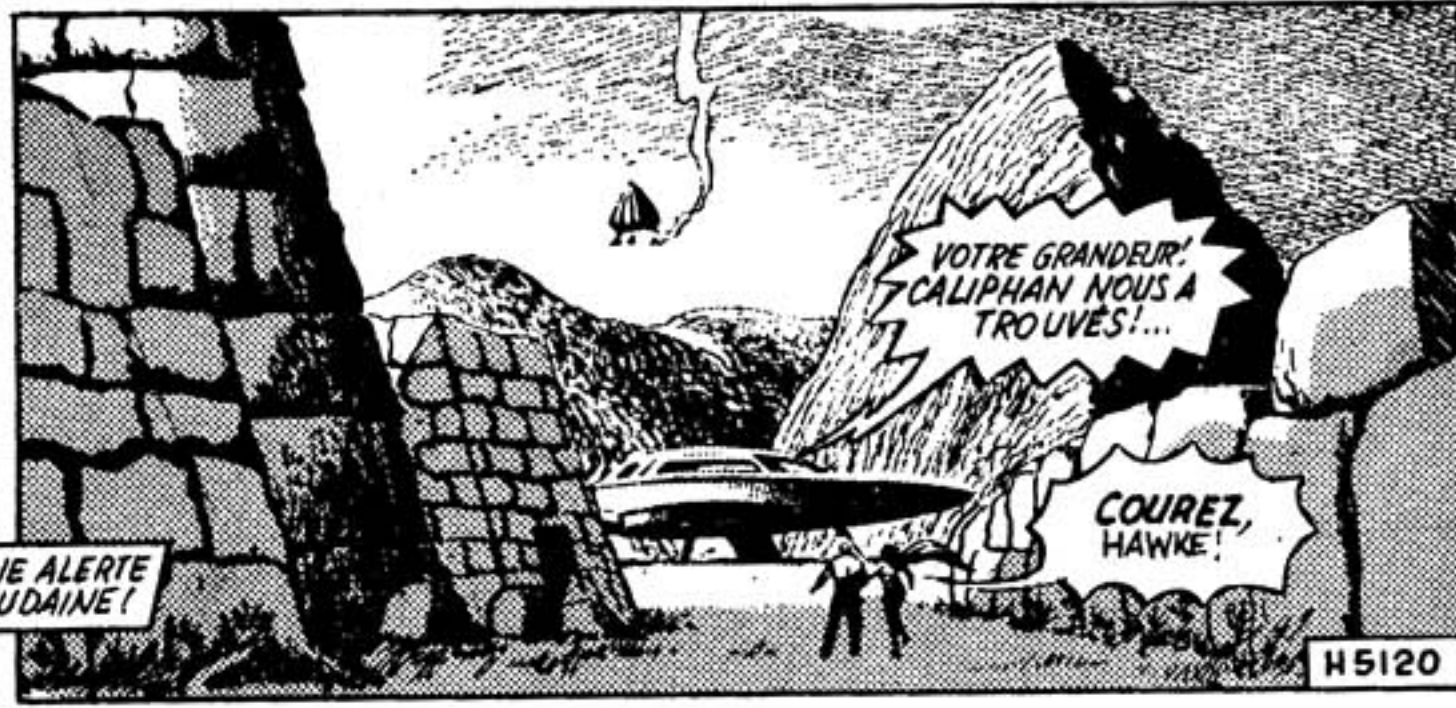
H 5103

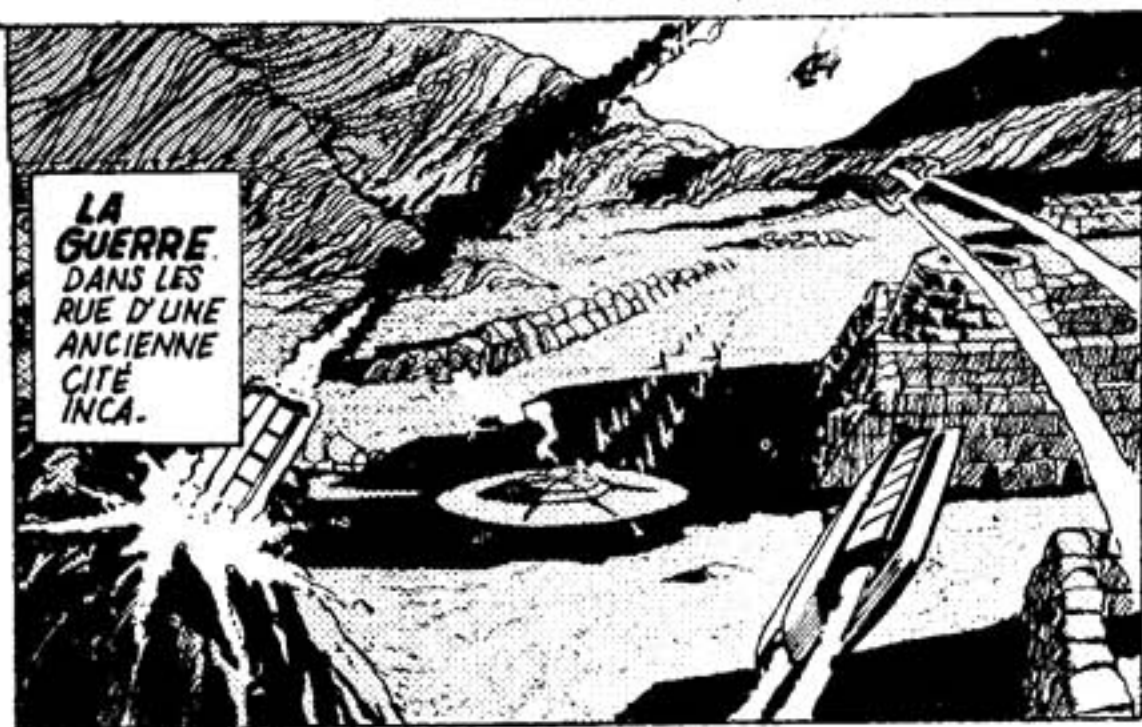
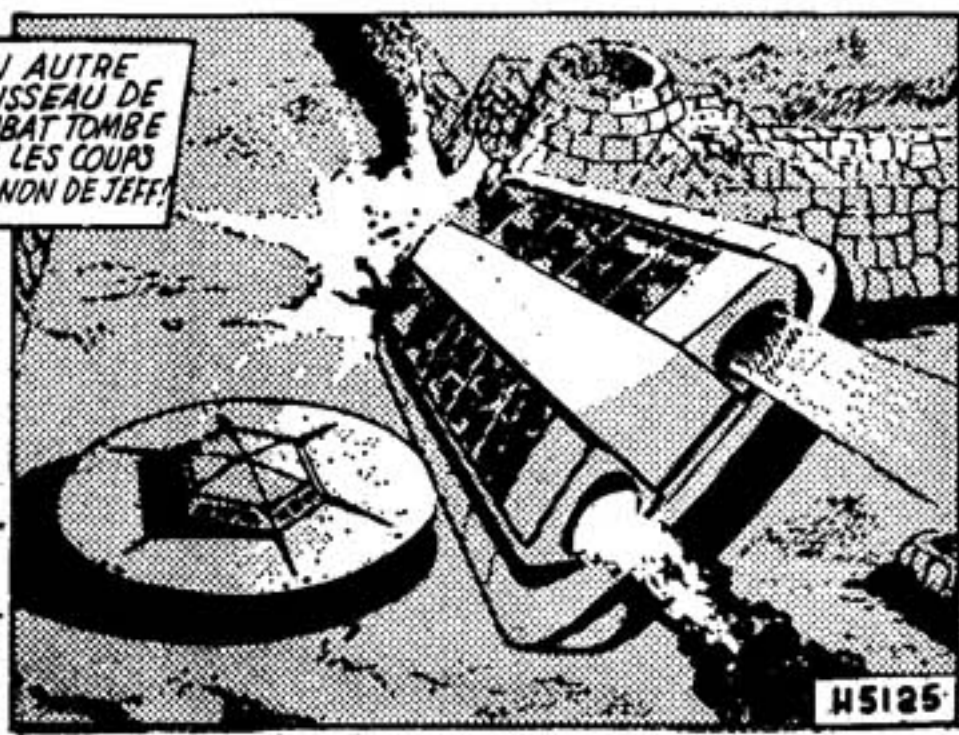
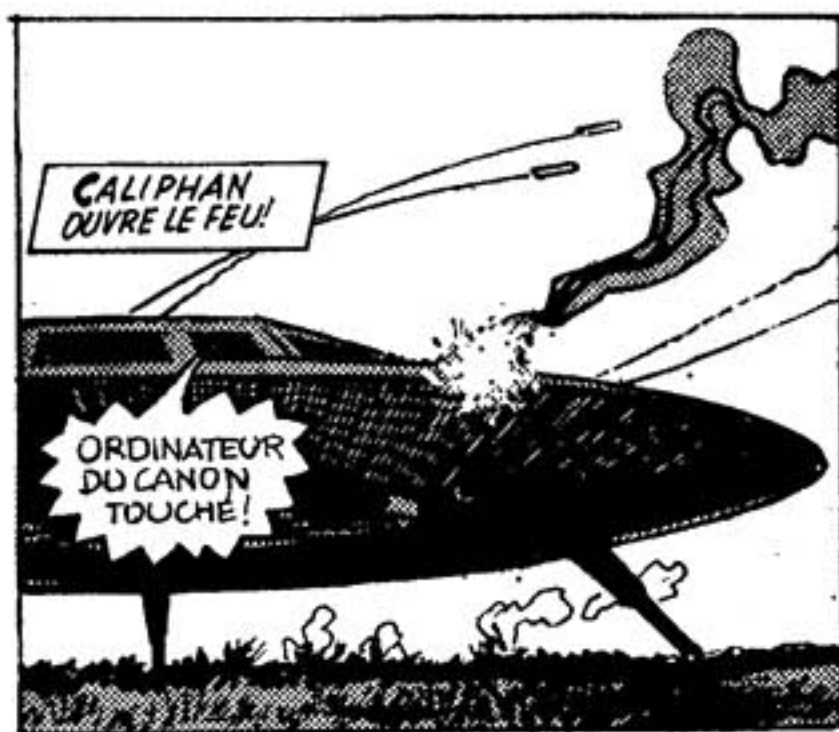




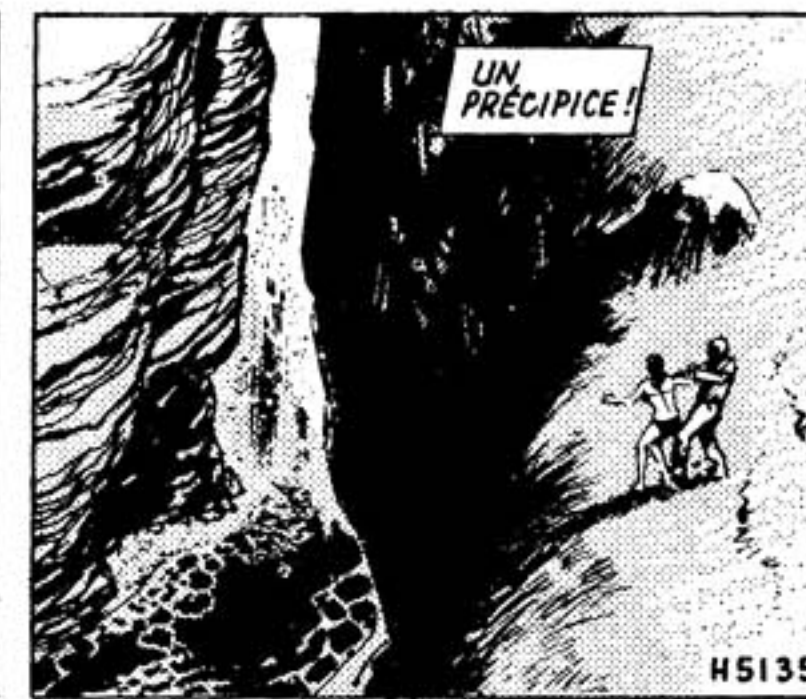




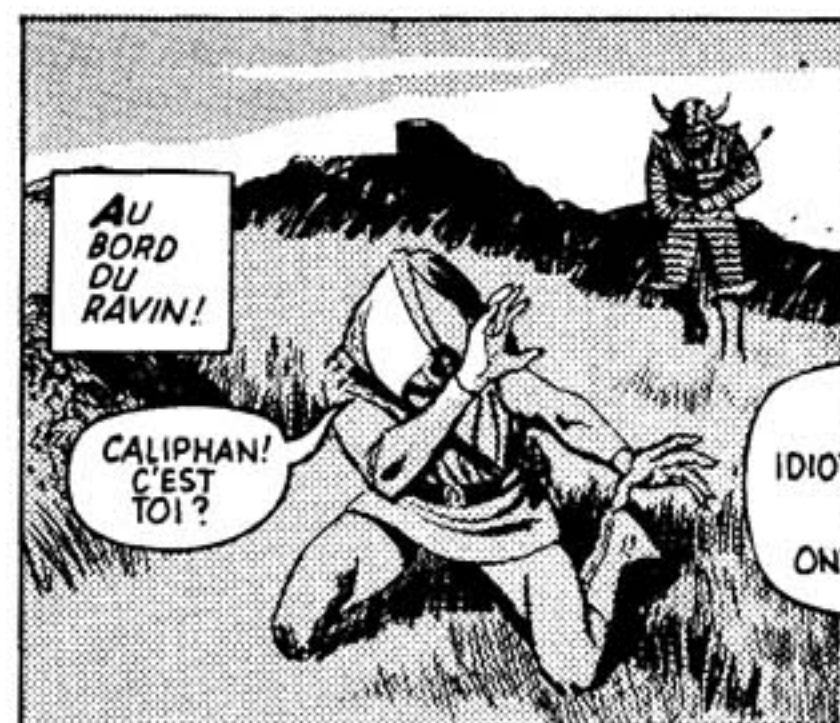


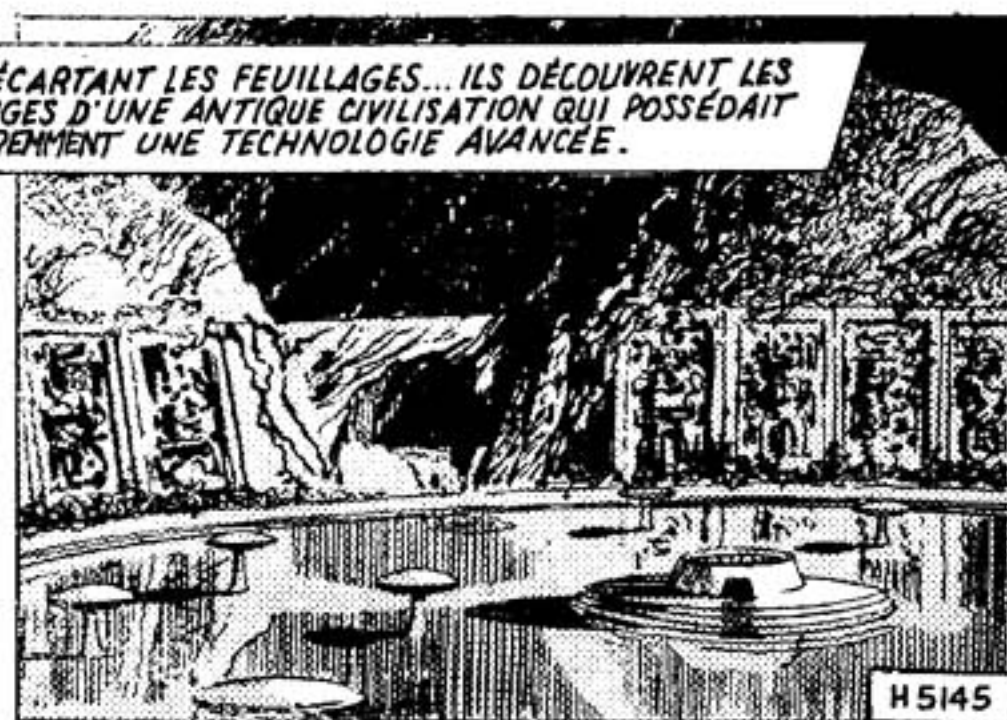


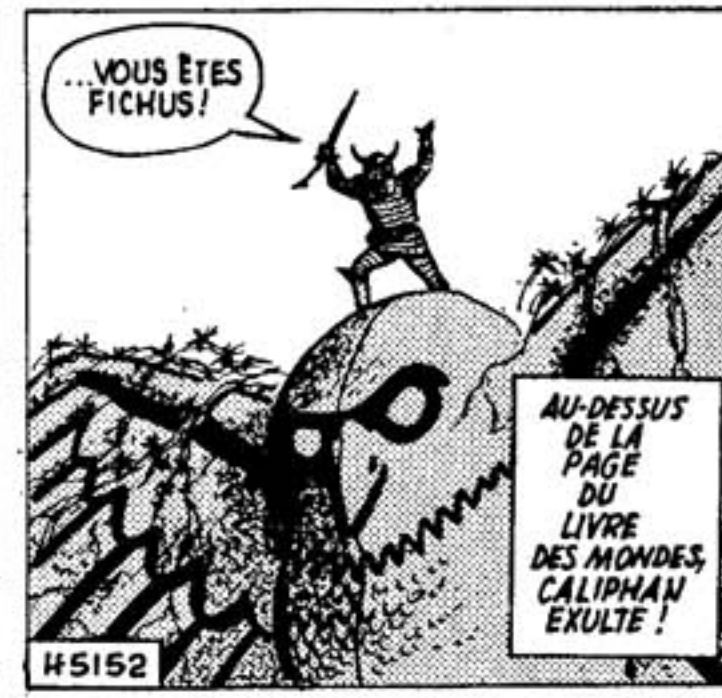
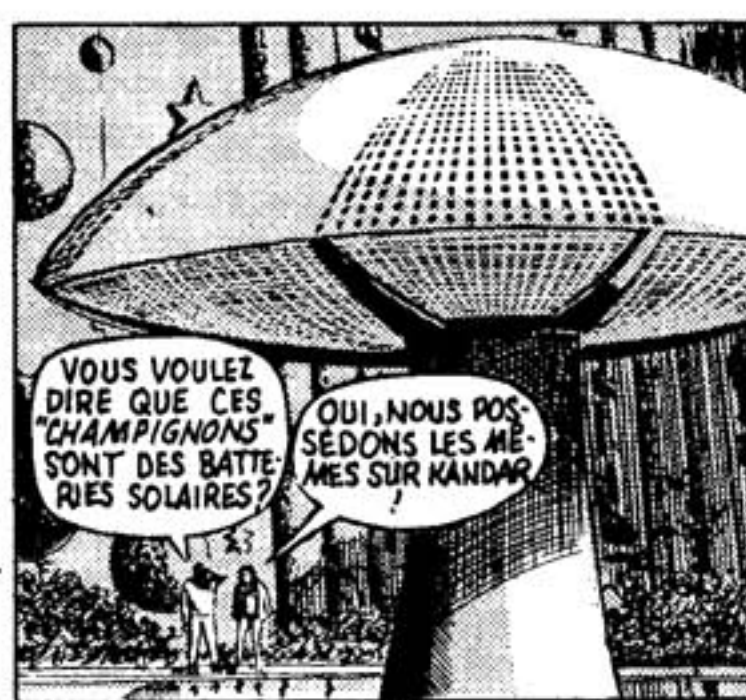






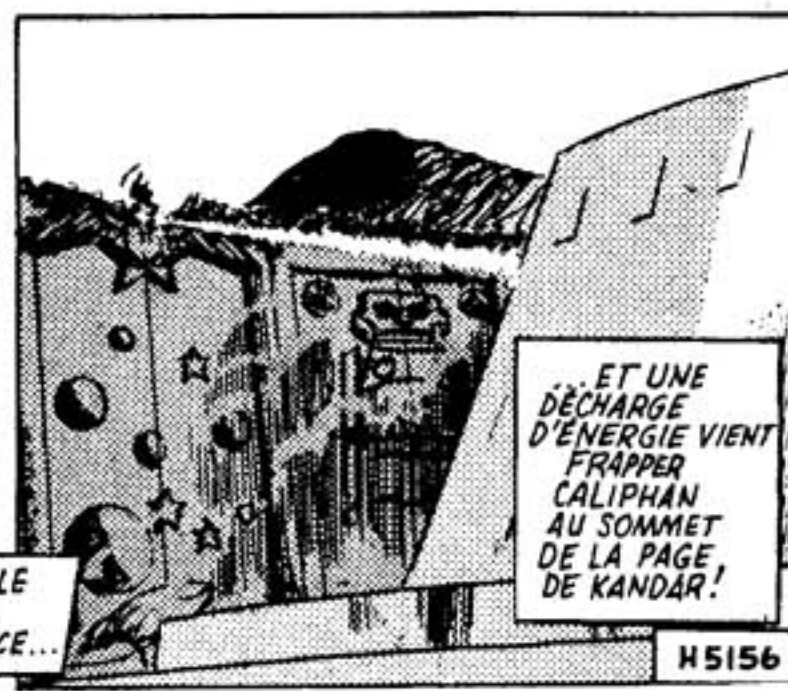






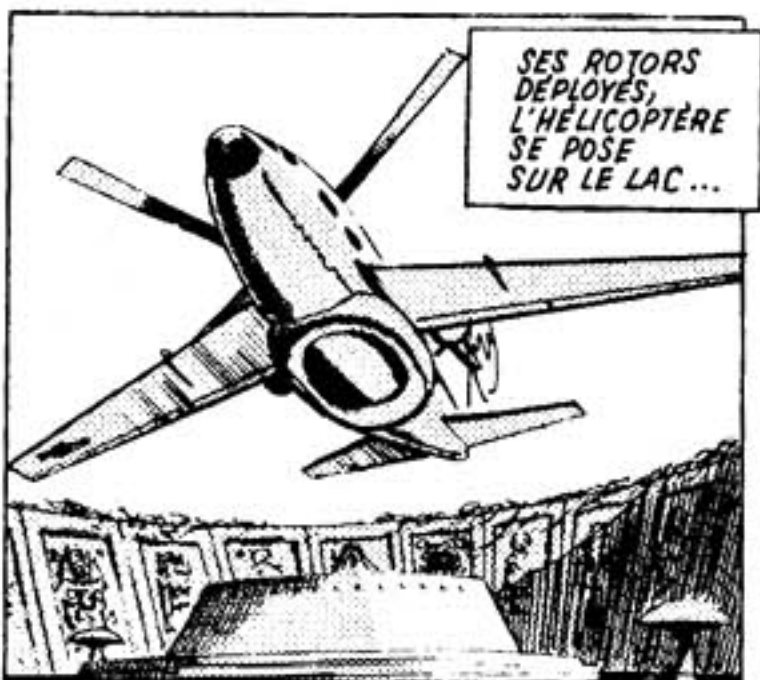
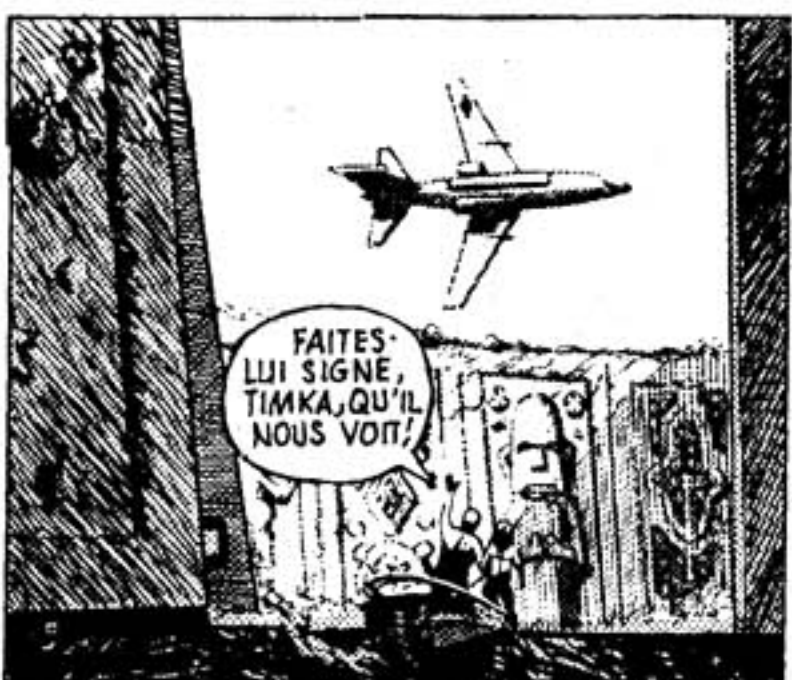
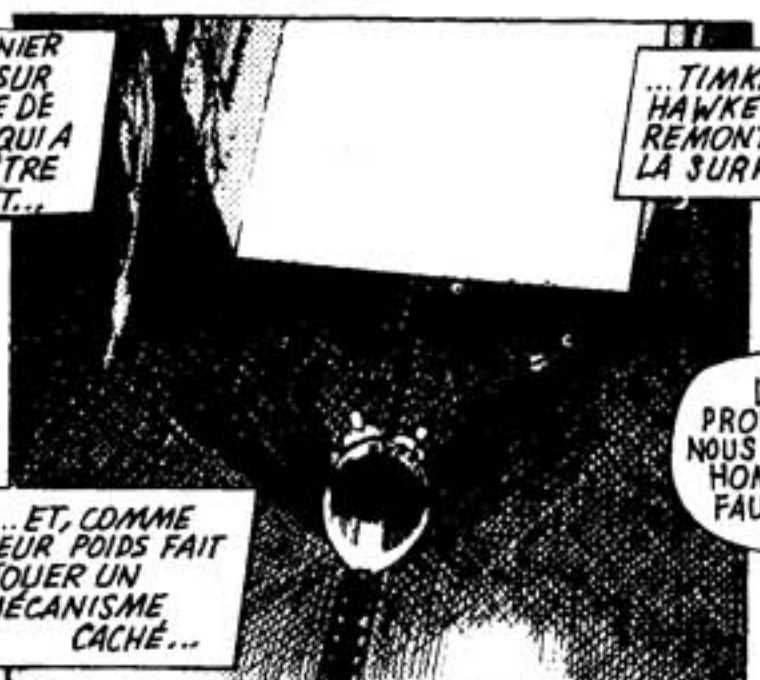


JE SUIS GÉNÉREUX! JE VOUS LAISSE CHOISIR VOTRE MORT! VOUS SORTEZ DE L'EAU ET JE VOUS VAPORISE, COMME CECI...











fin de l'épisode

*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1975,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1965 ?*

*Qu'ils
crèvent !*





salavds!

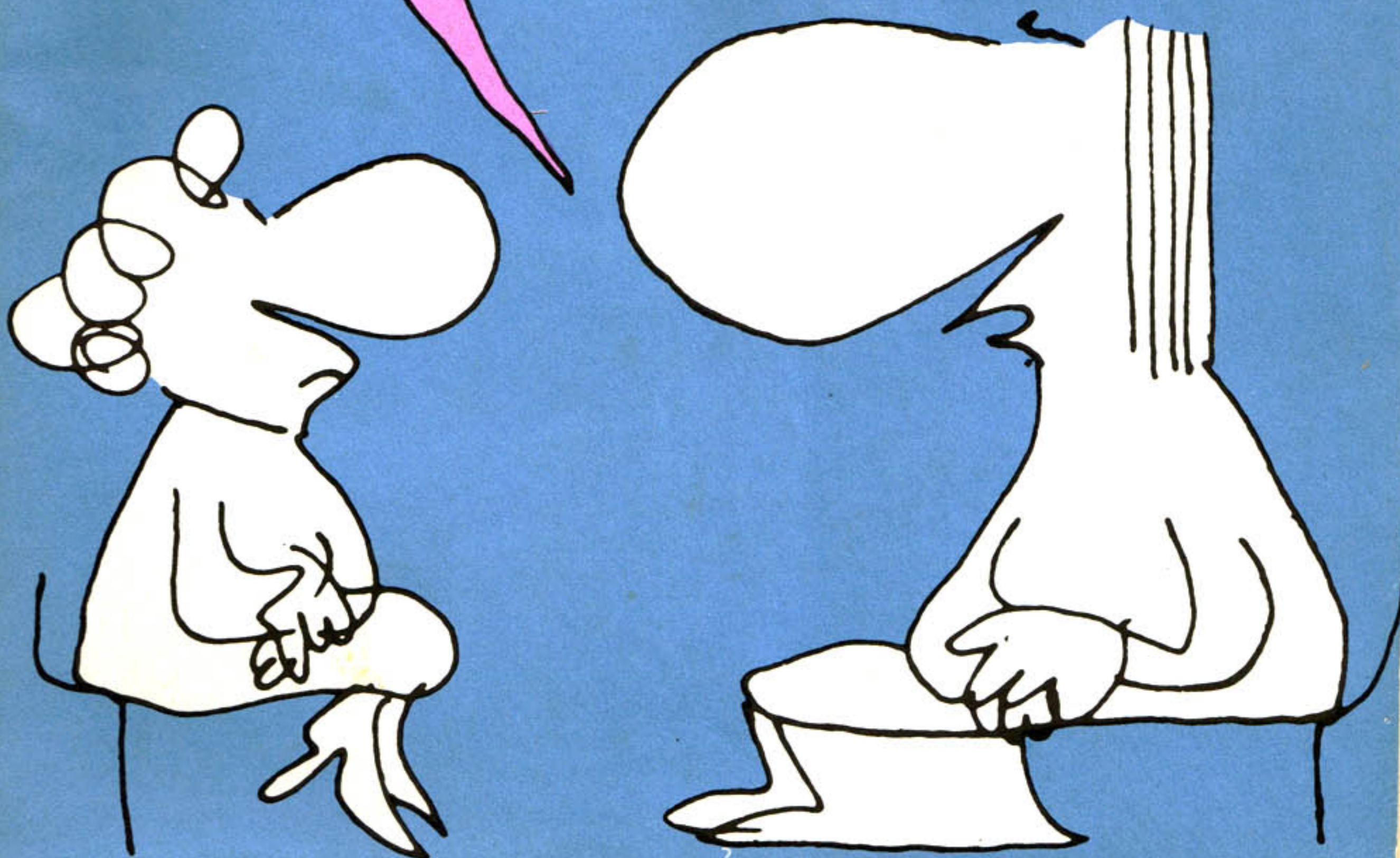
Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Février 76 -- n° 85
7 francs
Canada 1 dollar 10
Portugal 40 escudos

charlie

J'AIMAIS
PAPA.



CHARLIE MENSUEL publiera chaque mois la meilleure photo parue dans la presse française et internationale. Le choix de cette photo sera fait par la rédaction de CHARLIE MENSUEL. Pour la 4^e fois consécutive, notre jury a désigné comme gagnant cet extraordinaire document paru dans CHARLIE HEBDO n° 261 du jeudi 13 novembre 1975, en vente partout 3,50 F

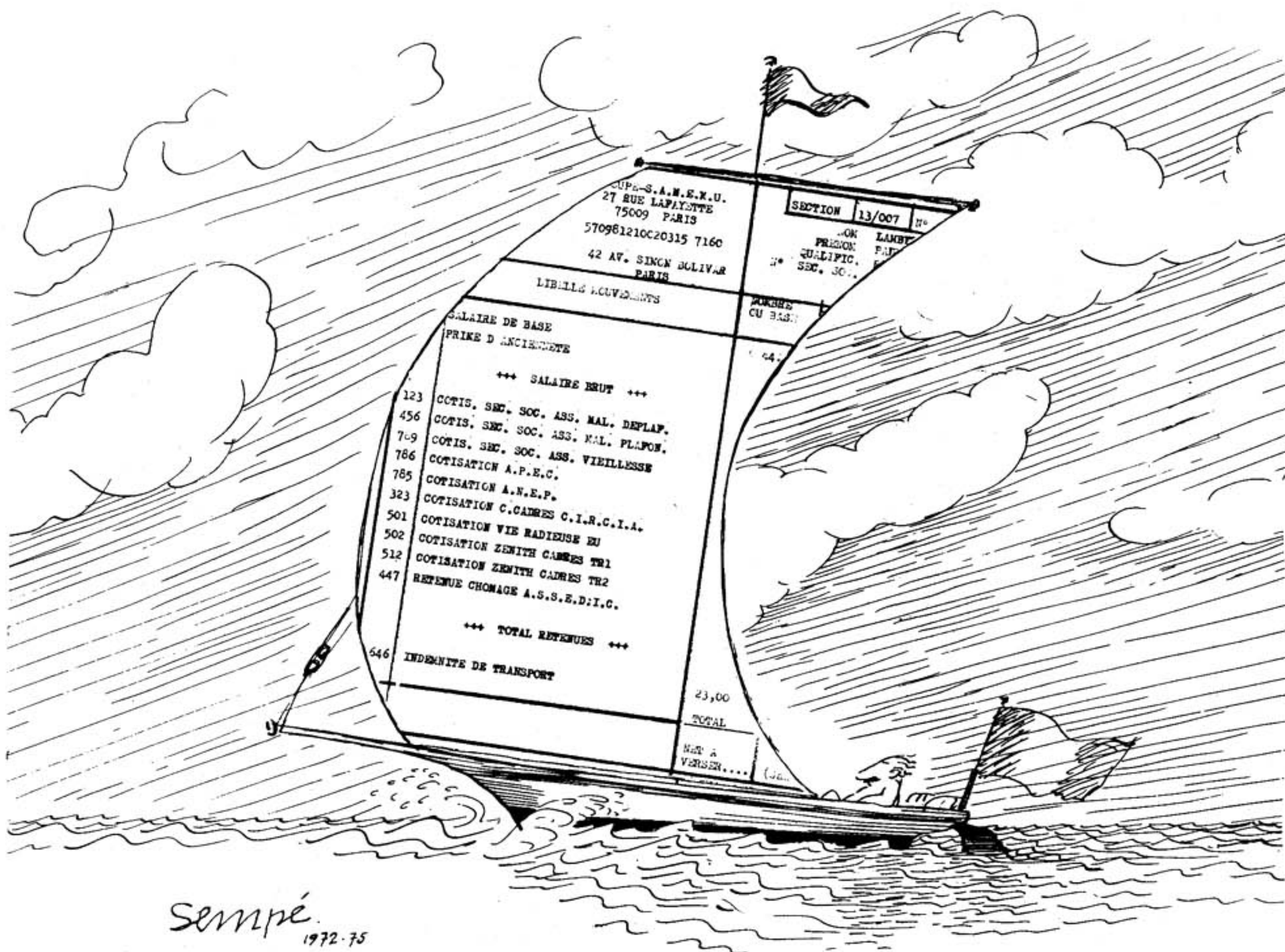
Félicitations à notre cher confrère !



*Ce que
je suis con !
Bon Dieu, ce que
je suis con !*

POLITIQUE INTERIEURE. - AU COURS DU DERNIER CONSEIL DES MINISTRES, JACQUES CHIRAC A FAIT SON AUTO-CRITIQUE. IL PONCTUAIT SES AVEUX DE FORTES INJURES ET DE GRANDES CLAQUES DANS LA GUEULE.





– Buzzelli – seize pages en couleurs où l'artiste dévoile ses fantasmes les plus secrets et où on s'aperçoit avec étonnement que ce sont les mêmes que les vôtres, quand à moi le sang, le pipi et le caca ça me fait moins bander qu'avant. En ce moment je marche à la tendresse. Ces pages d'un mauvais goût recherché parurent dans une revue de cul transalpin nommée « Ménélik », qui disparut emportée par le vent de la crise et la vague de la pudeur.

– Jeff Hawke – Quand vous arriverez au bout de l'histoire vous vous direz c'est pas possible j'ai mal compris. Non, vous n'avez pas mal compris c'est bien ça. Au passage vous serez sans doute fascinés par les contorsions de la princesse extra-terrestre qui ressemble aux héroïnes des films italiens qu'on n'ose programmer qu'à Naples. Cette bande étant la plus érotique jamais publiée dans Charlie, je ne saurais trop re-

commander à ma clientèle mineure de ne pas la laisser trainer sur le canapé du salon, afin de ne pas donner de mauvaises idées à leurs parents.

– J'ai jeté un coup d'œil sur la prose de Pérez. Comme chaque mois il nous parle de trucs intéressants faits par des gens intéressants vous devriez le lire. Je sais au début c'est un peu difficile de comprendre un texte qui n'est pas écrit dans un ballon, mais si on s'accroche, on y arrive.

– Cucullus fait une drôle de cuisine. Ecrivez lui, il vous invitera à dîner. Il y aura peut être sa belle sœur.

– Popeye – c'est la fin de l'épisode.

– Copi – en pleine forme. Je suis allé voir sa pièce « La Pyramide » au palace. Il est déguisé en rat et une très belle dame toute nue lui mort la queue. C'est formidable !

– Êtes vous allés voir « le Roi des Cons » de Wolinski ?

– Charlie Mensuel est fait deux mois à l'avance, aussi, ne vous étonnez pas du retard pris sur l'actualité par certaines rubriques. Le livre de Sempé « L'ascension sociale de Monsieur Lambert » (Denoël) rassemblant les dessins parus dans Charlie est déjà en vente depuis longtemps, les fêtes sont passées mais il est encore temps de vous faire un cadeau.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Aide-tuteur : Cavanna.
Espion : Willem.
Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.
Téléphone : 633-27-34.
Abonnement 12 numéros : 75 F.
Étranger : 79 F.
Dépôt légal : Premier trimestre 1976.
Imprimerie : Presses de la Bûcherie.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 47209

PAULETTE

Histoire:
WOLINSKI
Dessins:
G. PICHARD

Paulette ruinée, se recycle dans la pub mais elle joue avec la mort.















à suivre

Le royaume où les petits bourgeois vivaient dans le luxe et la joie

La MGM, ça ne hurlait pas vraiment comme un lion, ça faisait du bruit, mais c'était celui du jazz ô combien symphonique des « Musicals », celui, ruisselant, des rideaux de perles écartés par la main baguée de quelque sublime amoureuse, c'était les teuf-teufs cacochymes de Laurel et Hardy, la voix mélancolique d'un Buster Keaton trahi par la mort du « silent screen », les tam-tams des films exotiques de Van Dyke, les machines à écrire des dactylos assurées d'épouser le patron, les canonnades du Bounty, l'accent snob de Katharine Hepburn, la toux de Marguerite Gauthier, les miaulements de Tom et les

couinements de Jerry, les crépitements de l'incendie d'Atlanta. La MGM, c'était le laboratoire où se préparaient les doses de romanescque dispensées à la classe moyenne par le plus puritain et le plus conformiste des requins d'Hollywood, Louis B. Mayer, impitoyable figure paternaliste et terrifiant gardien de la respectabilité américaine. Les autres compagnies majeures avaient aussi leur clientèle, en fonction de laquelle on décidait des grandes lignes de production. Les frères Warner travaillaient pour la classe laborieuse, avec des petits films vifs, rapides, tournés à l'économie et traitant souvent de problèmes sociaux. Ils étaient, dans les années trente, à peu près les seuls à se soucier de la crise et de ses victimes, à dénoncer les injustices et les tares du système. La Paramount s'adressait plus particulièrement à l'élite, avec ses ambitions littéraires, ses mélodrames artistiques, sa sophistication volontiers exotique. Elle est très « européenne », c'était le royaume de Lubitsch, celui de Sternberg et de Marlène. La MGM, elle, s'était donnée pour mission de prodiguer le luxe et le rêve et de placer au cœur de ses fantasmagories des créa-

tures irréprochables, saines au moral comme au physique et assez dépourvues de folie pour que les braves gens puissent sans danger s'identifier à elles, se convaincre qu'il ne leur manquait qu'un peu de chance, un peu plus d'intelligence et d'esprit d'initiative peut-être pour leur ressembler, vivre dans le même univers qu'elles. Se convaincre, en tous cas, que la démocratie et Dieu aidant, l'aurore du jour où ces phantasmes se matérialiseraient finirait bien par poindre. Pearl Harbour, on le devine, devait orienter quelque peu différemment la production de Louis B. Mayer. Ce fut alors l'apothéose de la famille, de ses vertus, de ses grandeurs discrètement cachées au creux des living-rooms décorés par l'équipe de Cedric Gibbons. Ce ne fut pas moins glorieux, pas moins pompeux.

Je parle de la MGM parce qu'elle était la plus puissante des machines à créer l'illusion et que ses illusions étaient encore plus irritantes et plus belles que celles des autres. J'en parle aussi parce qu'on a tous voulu posséder, un jour ou l'autre, un bouquin qui rendrait compte de toute sa production depuis sa fondation (1924) jusqu'à son actuelle déconfiture, un



Mae Murray et André de Beranger



James Murray et Joan Crawford

bouquin qui soit autre chose qu'un annuaire pour professionnels avec des chiffres, des titres et des noms alignés sans fin mais qui récapitulerait tout, qui résumerait le sujet de chaque film, en fournirait un bref aperçu critique, donnerait des tas de détails sur les conditions de leur réalisation, le tout super-abondamment illustré de photos sublimes et jamais vues. Ce livre, bien sûr, n'existe pas et il est sûr qu'il n'existera jamais. Mais on peut désormais commander à Paris (par exemple à la librairie Galignani, à condition d'avoir de la patience et de téléphoner tous les quinze jours pour avoir des nouvelles) une **MGM STORY** qui réalise au moins un des souhaits précédemment formulés, car elle est sublimement et super-abondamment illustrée. Tous les films de long métrage MGM y sont répertoriés, **cha-**
cun d'eux est accompagné d'une petite photo timbre-poste et les succès les plus marquants ont droit à de superbes photos pleine page. Sur le plan critique, je ne dirai pas que c'est nul, c'est tout bonnement inexistant. Comme tous les gros albums américains remplis de photos superbes. Mais il y a en revanche un petit effort pour bien situer chaque film dans

l'ensemble de la production, dire pour quelles raisons on l'a fait comme ci et pas comme ça et rendre compte en quelques mots des réactions du public, des avatars de la réalisation, etc. En plus, les noms des metteurs en scène, des scénaristes et des producteurs sont toujours mentionnés, il n'y en a pas que pour les stars. C'est à la fois un bon ouvrage de référence et un bel objet qu'il est satisfaisant de tenir entre ses mains. Demandez **The MGM STORY, All 1705 films of MGM described and illustrated in colour and black and white** - par John Douglas Eames - A Sundial Book publié en Angleterre par Octopus Books, 59 Grosvenor Street, London W1 - 400 pages - environ 100 de nos nouveaux francs.

A lire ce mois-ci, et avec profit, **IL PLEUT TOUJOURS OU C'EST MOUILLE**, scénario du film de Jean-Daniel Simon suivi d'un entretien de l'auteur avec Claude May et d'une revue de presse intelligemment faite. L'entretien vous apprend tout ce qu'il faut savoir sur les conditions économiques, politiques et pratiques dans lesquelles le cinéma d'auteur se fait en France. L'exposé de Jean-Daniel Simon ressemble peut-être à un cours du soir, mais il est clair, précis et

sans passion militante (l'auteur est membre du P.C.). Aux Editeurs Français Réunis.

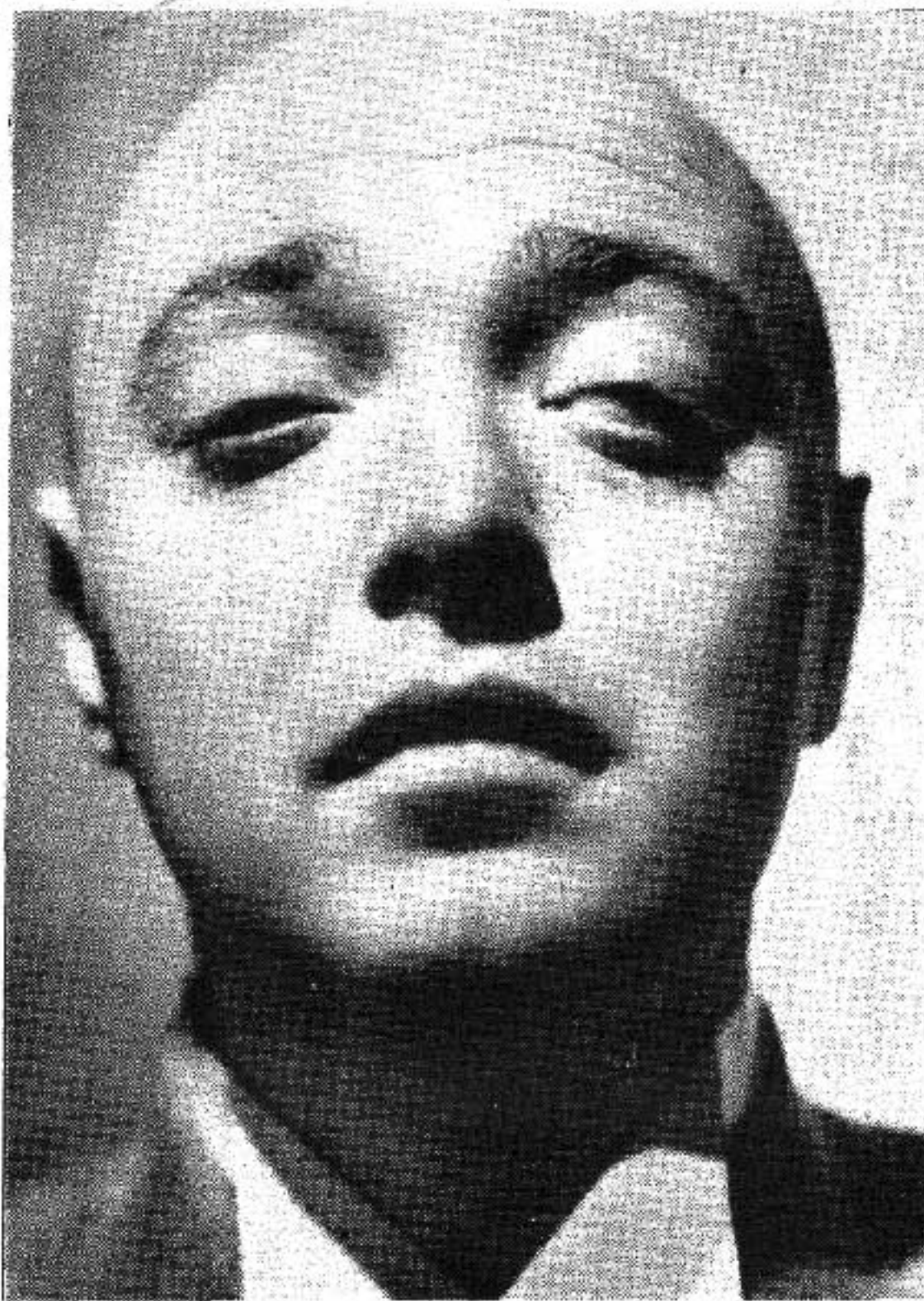
A feuilleter : FANTASMAGORIE, numéro 5 de la Revue du film d'animation qui vous parle des films projetés au festival d'Annecy et du film d'animation en général. C'est très illustré, il y a une bande dessinée qui raconte l'histoire glorieuse et navrante des frères Fleischer (Popeye et Betty Boop). En supplément, des articles parus ailleurs reproduits intégralement dont un de Pérez paru dans Charlie (Mensuel ? Non, Hebdo). **FANTASMAGORIE**, la revue qui ne s'échange pas. 4 numéros 25 francs (Etranger 30 francs), 4, rue de la Liberté - 38000 Grenoble - CCP 589 71 G.

MAD MOVIES, fanzine du cinéma fantastique, avec un article sur les films du festival de « La Clef », une étude sur les films de sauvageonnes, une critique circonstanciée de **Young Frankenstein**, une fiche sur Mel Brooks, une sur Oliver Reed, la revue des dernières parutions en librairie (renseignements précieux). Il s'agit du n° 11, paru en Octobre 75. Jean-Pierre Putters - 248 bd de Stalingrad, 94500 Champigny/Marne.

Pérez



Buster Keaton



Peter Lorre

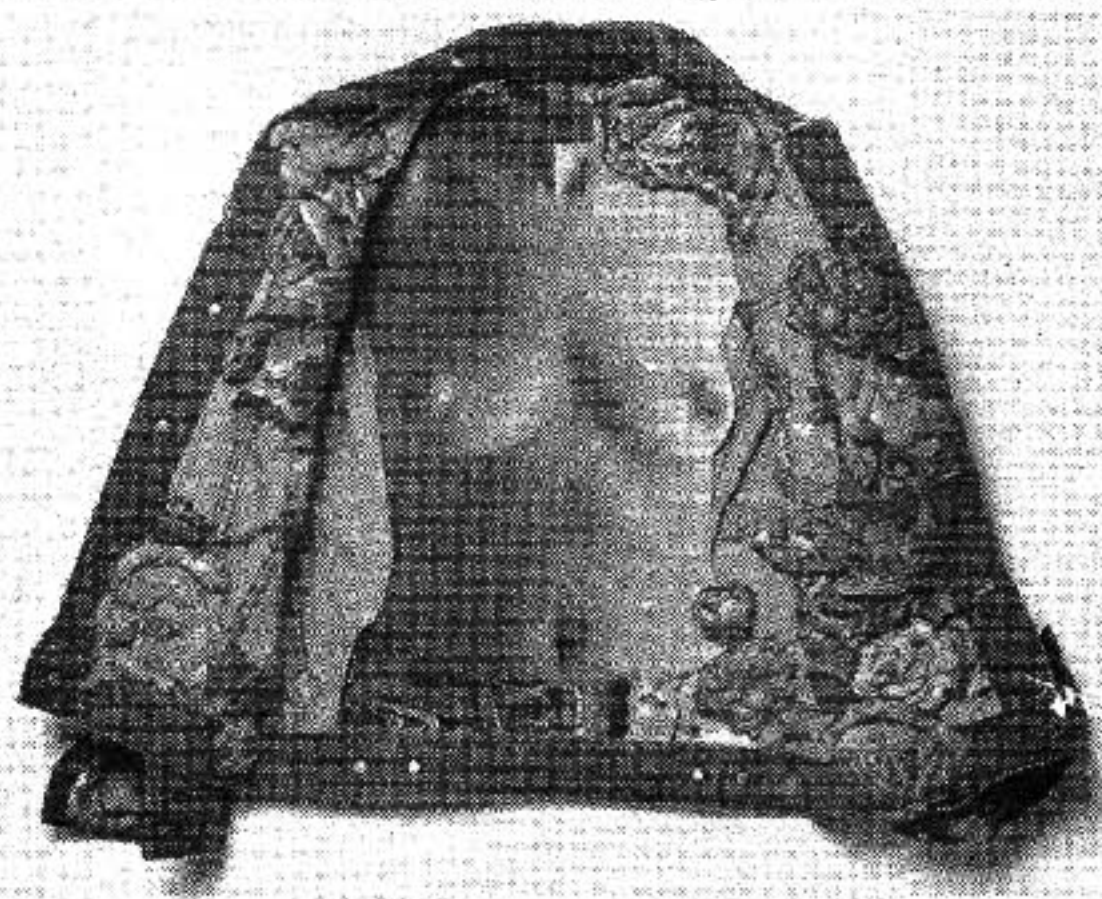
Les aventures de la culotte à Levy

Chacun sait que ce n'est pas la Zazie de Queneau qui a inventé les « bloudjins » mais un certain Lévy-Strauss débarqué à San Francisco vers 1850. Chacun sait aussi que c'est la raison pour laquelle on les appelle chez nous des « lévisse », ce qui se dit « li-vaï » en Amérique quand on ne parle pas de « denim », allusion directe à la serge de Nîmes (France) importée par Lévy-Strauss pour remplacer avantageusement son coton pas assez résistant. Chacun sait que le port de ce vêtement de travail, adopté peu à peu par les étudiants, les classes moyennes et les grands de ce monde n'est point révélateur de quelque nivellement des classes sociales et qu'on l'a tout simplement choisi, du dernier des traîne-patins à Elizabeth Taylor et Nelson Rockefeller, parce qu'il colle bien au cul. Il est certain que le blue jeans a joué un rôle capital dans l'évolution de la sexualité contemporaine. Avant lui, les hommes portaient des sacs à patates et les femmes des tailleurs Chanel. La grande affaire était d'oublier et de faire oublier aux autres qu'on avait un cul. Toute l'histoire du blue jeans depuis les années cinquante se résume à un long et patient processus d'érotisation collective. L'attitude des parents devant le premier blue jeans de leurs mômes a toujours été très révélatrice à cet égard. En un premier temps, on l'interdisait parce qu'il déclassait l'enfant, parce qu'il le faisait ressembler à un voyou, à un ouvrier. En un second temps, on le tolérait par la force des choses, mais



en exigeant qu'il soit toujours bien neuf, bien raide, raisonnablement large et d'un bleu soutenu. Attitude qui, on le sait aussi (on sait décidément tout) a vite amené une contre-offensive faite d'assouplissements, de délavages et de rétrécissements sans merci. Le blue jeans devait devenir une seconde peau. Passé au sable, à l'eau de javel, relavé cent fois, porté pendant des semaines sans qu'on l'ôte ni pour dormir ni pour prendre son bain ni probablement pour baiser, il devenait en fin cet objet de pur fétichisme dont rêvaient tous les adolescents pubères et beaucoup de ceux qui étaient plus grands, ou plus gros. Vers 1965, comme il était en passe de revêtir la dignité d'uniforme, une génération de peigne-zizis est apparue, celle des « enfants-fleurs » et autres

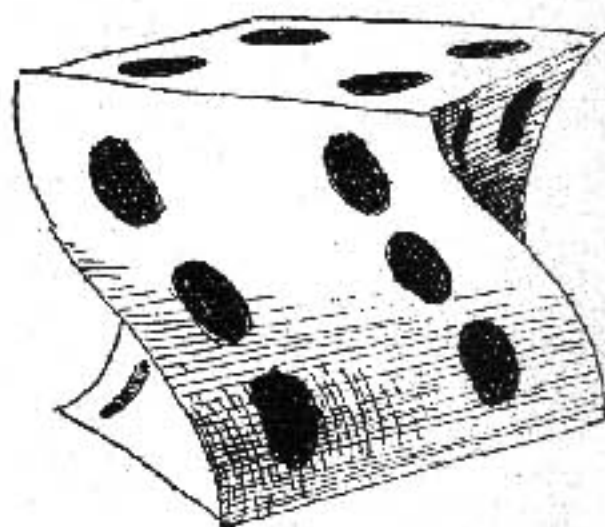
hippies qui a eu le génie de lui rendre sa dignité véritable, celle d'emblème de la rébellion contre le conformisme vestimentaire et la tyrannie stéréotypante des sociétés avancées. Nouvelle contre-offensive menée à coup de peinture acrylique, de teintures inégales obtenues en nouant le tissu (tie-dye), de broderies, de macramé, de crochet, de collages, d'applications de morceaux style patchwork, de doublures, de paillettes, de boutons et de tout ce qu'on veut, y compris les souvenirs hérités des grands-mères. Les enfants-fleurs s'étant fanés (beaucoup trop tôt), leur œuvre n'a pas pour autant disparu avec eux. Elle a beaucoup influencé les Américains qui sont maintenant pris d'une démangeaison d'activités créatives et qui ont la bienheureuse folie de vouloir à toute force faire quelque chose de leurs dix doigts, que ce soit de la confiture, de la poterie, des meubles, des maisons (voir à cet effet la fantastique exposition « Architectures marginales aux USA » qui est à Paris en ce moment mais qui va circuler en France à partir de Janvier et le bouquin « Maison de charpentiers amateurs américains » par Art Boericke et Barry Shapiro que j'ai déjà signalé ici), des maisons disais-je, ou pour en finir avec cette énumération et retomber sur mes pattes, des blue jeans artistiques. Ces chefs d'œuvre vestimentaires appartiennent, pour nous, à la légende. Nous n'en sommes, en France, qu'au stade des détournements mineurs, aux patchworks timides, aux améliorations qui se gardent bien d'être trop personnelles. Aux Etats-Unis, ils sont déjà récupérés par Lévy-Strauss qui les met au musée en organisant un concours suivi d'une exposition des œuvres primées (qui est venue à Paris, si je ne me trompe, mais que je n'ai hélas pas vue). D'ailleurs, une nouvelle offensive se dessine là-bas, celle des fentes et des déchirures, les broderies et les



surcharges ornementales étant sur le point de dénaturer la véritable fonction du blue jeans qui est, comme je l'ai dit plus haut, de montrer le cul des gens. En attendant les jours édéniques sans doute proches où suivant les préceptes de l'anti-art, on se contentera de peindre sur sa peau les poches et les coutures de la culotte à Lévy, prenez patience et feuillotez l'album intitulé *L'art des Jeans*, avec un texte de Peter Beagle (un gars de la race de Snoopy) et des photos de Baron Wolman toutes en couleurs. Aux Éditions du Chêne, (toujours eux, il n'y a que là qu'on édite des choses marrantes, je n'y peux rien).

Au cours de ses recherches étymologiques, Gourmelin a découvert que le mot « dé » s'écrit « az-zahr » en arabe. Fort de cette découverte et se souvenant que selon l'enseignement du poète, un coup de « az-zahr » ne l'abolirait jamais, il a décidé de dessiner tout un bouquin sur le hasard en partant du dé. Ce défi déraisonnable déconcerte au début mais délasse et déride si l'on ne se sent pas trop dépassé par les quelques énigmes qu'il pose à notre perspicacité. Gourmelin a dressé la liste des expressions contenant le mot « hasard » qu'il connaissait et il a appuyé sur le bouton de sa machine à illustrer, laquelle produit des choses étranges et tristes,

pathétiques et troublantes, graves et d'un humour insidieux mais laquelle sait aussi déconner à plein tubes et sans prévenir se laisser aller à des inventions qui relèvent du meilleur calembour graphique. Pour qui aime les lectures sans mots où l'on ménage honnêtement des temps de repos entre les devinettes philosophiques ou morales, pour qui aime la précision méchante du dessin à la plume, c'est bien. (GOURMELIN - LE HASARD - Ed. Balland - impression et reliure effectuées par Firmin-Didot S.A. pour le compte des éditions Balland. Achevé d'imprimer le 18 septembre 1975).

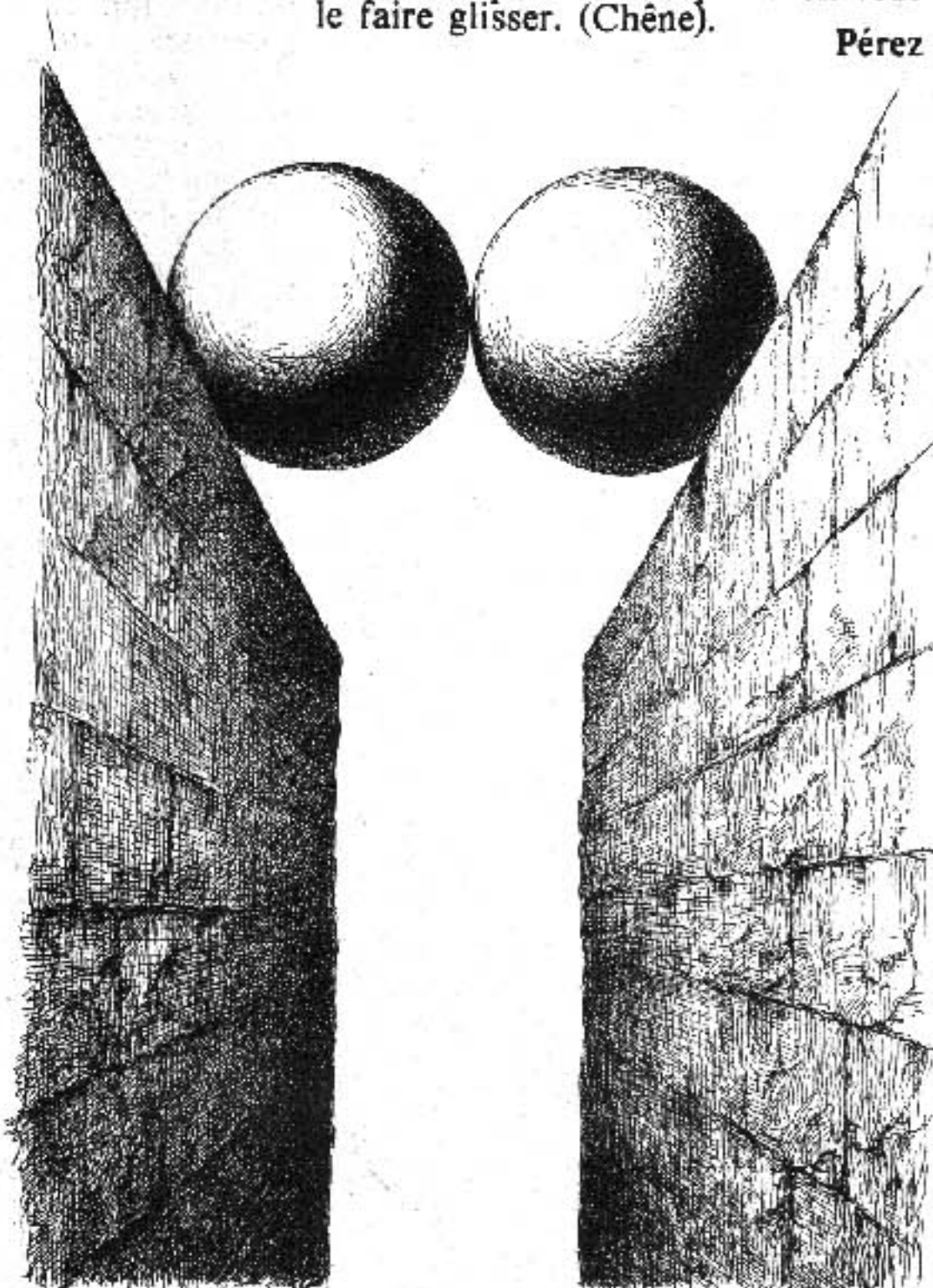
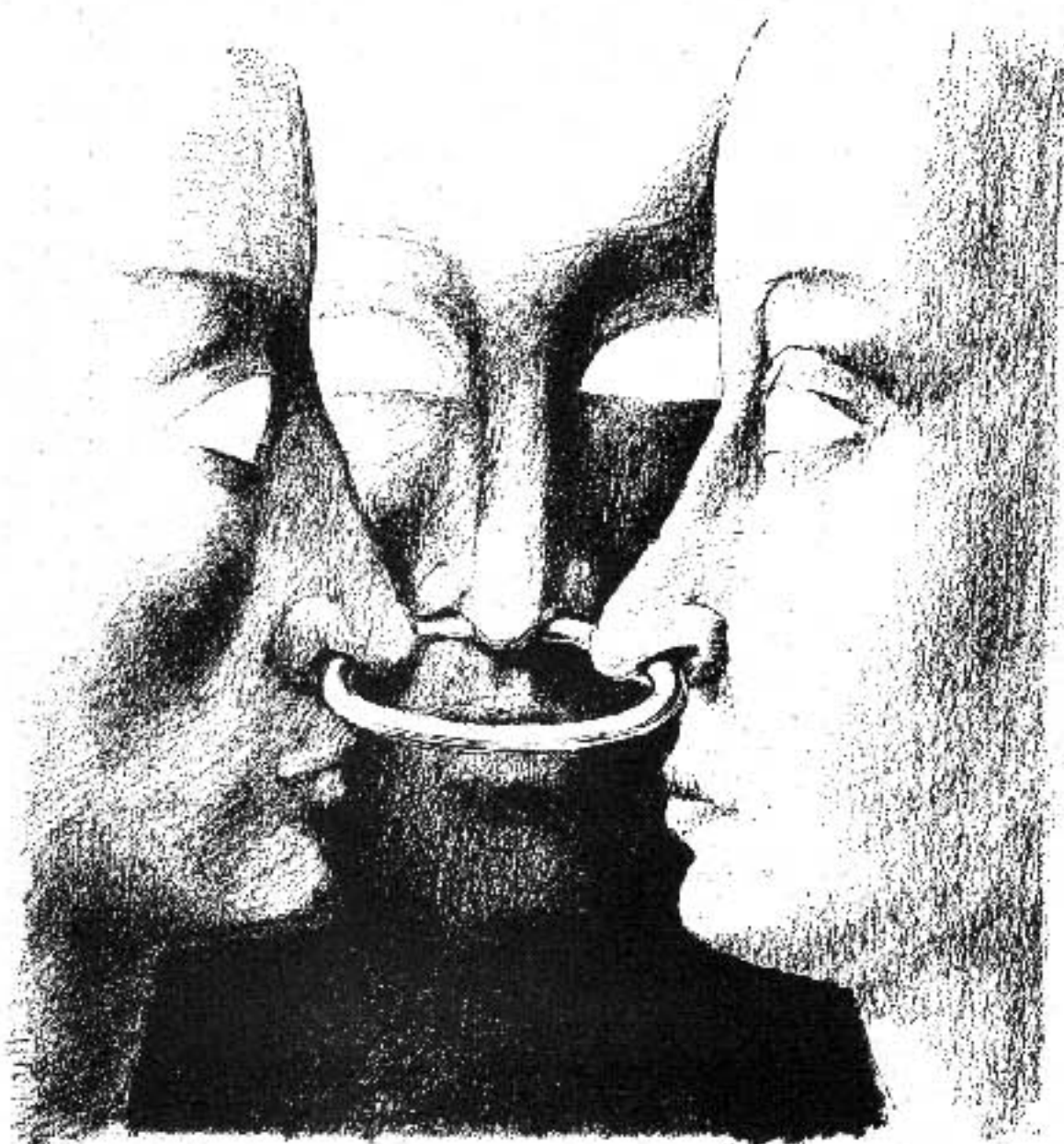


livré au hasard

En vrac et pour finir, je signale aux amateurs de Steinberg la première édition française d'un Steinberg authentique, « *The passport* ». C'est vieux comme Hérode et tout le monde connaît mais c'était jusqu'à présent parfaitement introuvable, c'est du moins ce qu'affirment les Éditions du chêne et il n'y a aucune raison de ne pas les croire. Je leur signale également l'album de David Pascal intitulé *GOOFUS*, croquis d'une planète lointaine exécutés de mémoire d'après les illustrations d'un incunable consulté par l'auteur dans une librairie qu'il a été incapable de retrouver lorsqu'il est revenu pour acheter le bouquin après avoir été chercher des sous. Je le range avec Steinberg parce que son influence sur les habitants de Goofus est manifeste. (*GOOFUS* - David Pascal - Éditions Jacques Glénat - 123 pages de dessins à la plume).

Enfin une babiole de haute tenue : *TOPOR PHALLUNCULI* qui, comme son nom l'indique, est de Topor et montre des bites (tour à tour spirituelles, enjouées, agressives, franchement méchantes, romanesques, ectoplasmiques, etc - les connaisseurs apprécieront finement). Format agenda de poche, présenté sous joli étui de carton qu'il est difficile de ne pas abîmer quand on veut le faire glisser. (Chêne).

Pérez



Andy Capp

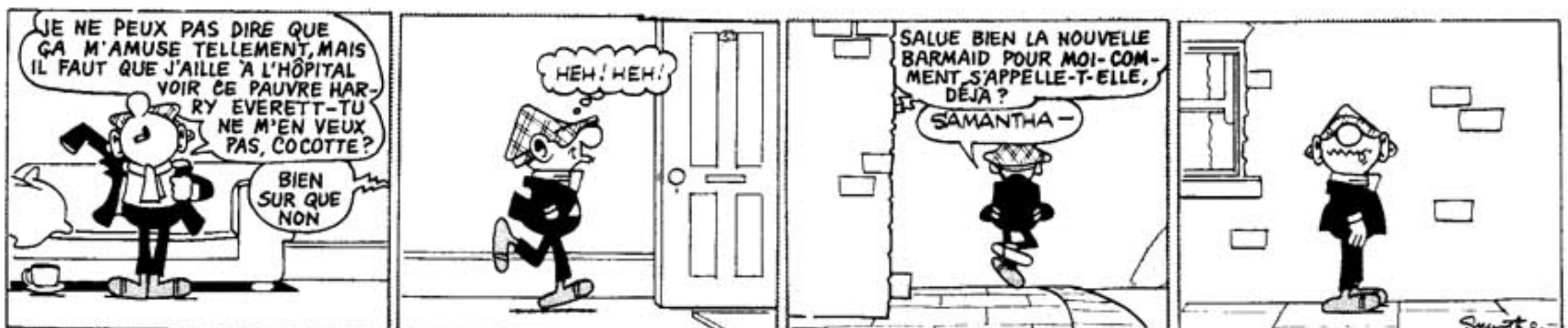
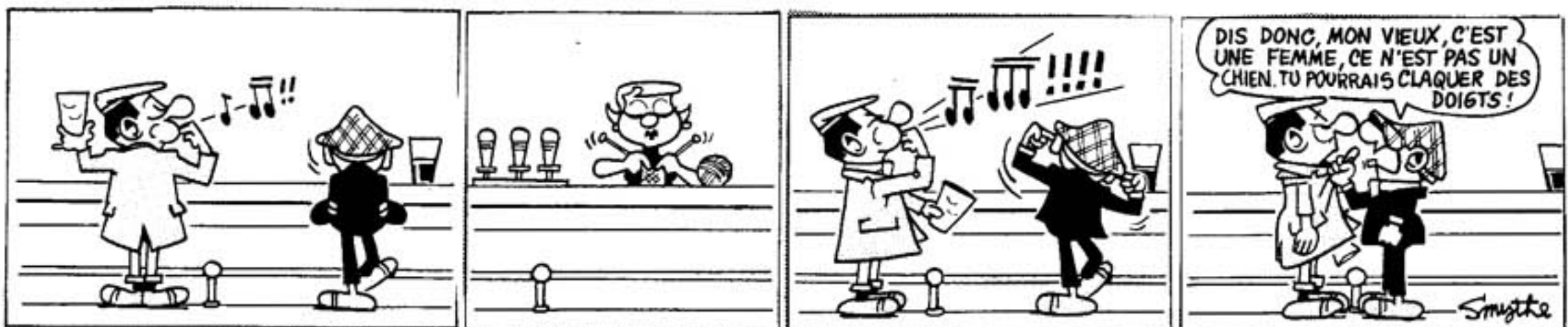
Smythe

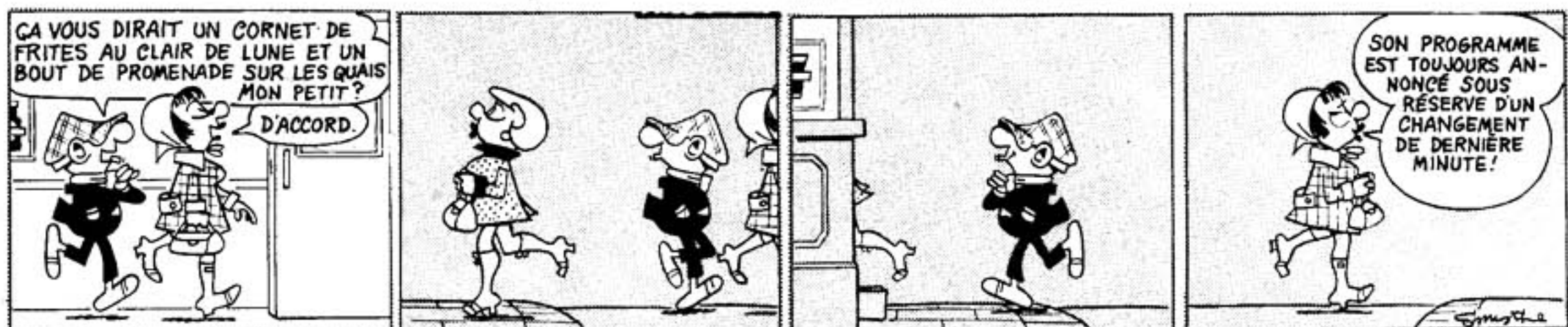
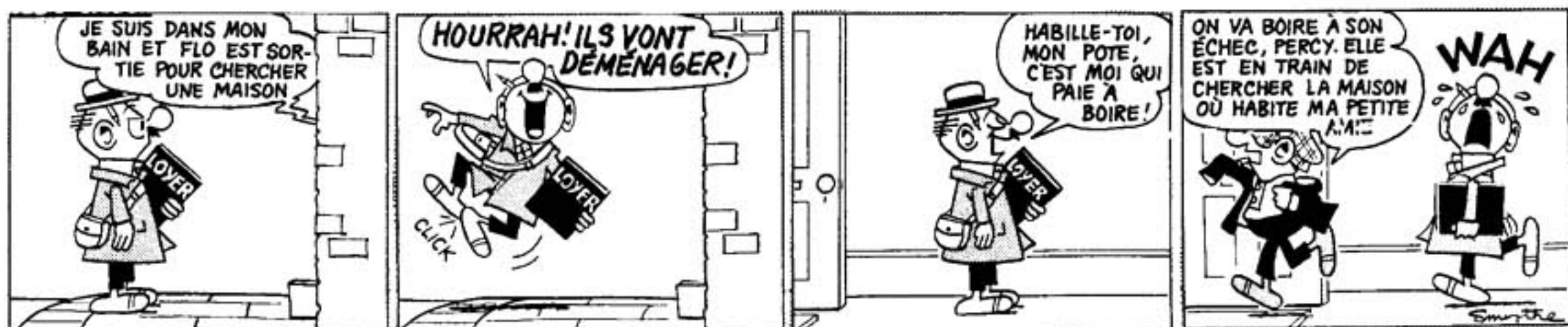
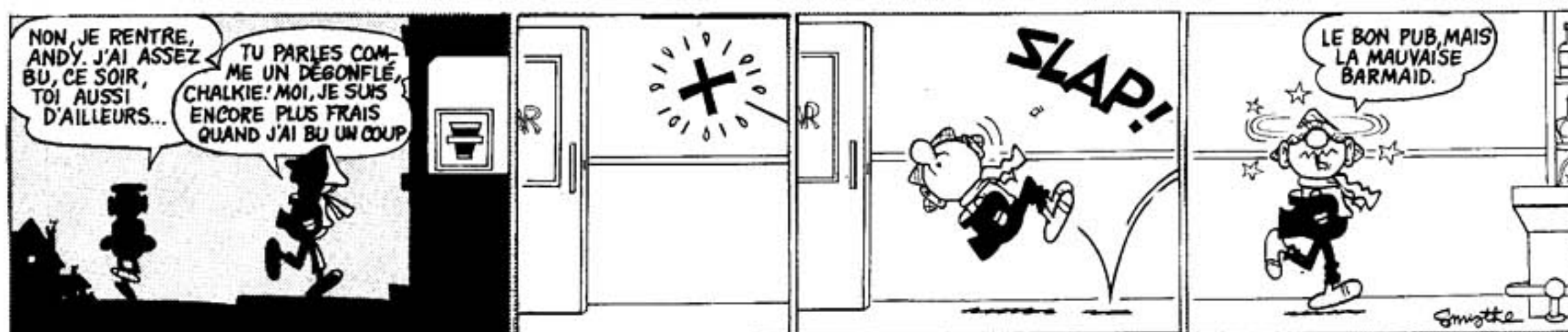






(1) COMME AURAIT DIT JEAN COCTEAU (N.D.T.)







LES PETITS-MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

Aujourd'hui, nous ferons l'école buissonnière avec :

UNE NOUVELLE ÉCOLE DE BANDE-DESSINÉE : LES PASCHIADINS.

Décidément, votre Epistolier de service ne recule devant aucune audace, aucun sacrifice, aucun risque. Voilà qu'il invente de toutes pièces une école de BD, ou plus exactement un courant nouveau, un groupe, tout à fait arbitraire, de dessinateurs fort divers, mais qui ont en commun quelque chose de fondamental dans le style : ILS NE CHIADENT PAS, d'où le titre – dont je suis fort content, ça fait six mois que j'en cherche un. Ça veut dire que le côté esthétique du dessin ils se le foutent au derche, que les recherches enjolivesques et les gnaqnateries graphiqueuses ne sont point leur lot, pire, qu'elles les font profondément dégurgiter.

Pour ces gens, ce qui compte, c'est l'idée. Le dessin jaillit, brut, sec, gicle sur la feuille qui ne s'y attendait pas, sans autre contrainte que celles qui s'imposent par le sujet. Souvent ce « dessin de chiotte » comme aiment le nommer les esthétiquards de tout poil, est difficile à regarder, dur à admettre, laid – lâchons le mot – aux yeux de celui qui s'est laissé habituer aux canons religieux du beau-z-art. Le trait est tordu, maltraité, l'orthodoxie de l'anatomie, de la perspective à l'occidentale et du nombre d'or en prend un sérieux coup, et les sujets sont souvent gênants, rebutants, sales, ce qui ne veut pas dire porno – quoi de plus propre, symétrique, aseptique, ordonné, orthodoxe, giscardien en un mot, que le porno ?

Malgré cela, ou plutôt grâce à tous ces avantages, les paschiadins ne se

perdent pas en fioritures, en complaisances, en imitations laborieuses, en faux airs d'innovation. Pour eux, toute la belle BD est sans intérêt, y compris la meilleure.

Incontestablement, il y eut deux déclins historiques à la source de ce courant paschiadin : l'underground aux USA, et Willem en France. WILLEM, vous le connaissez tous, c'est un collaborateur de ce journal, et tous les critiques de BD dignes de ce nom sont des enfants de Willem ; je ne voudrais pas faire ici une fois de plus son apologie, ça ferait copinage, et puis, bon, Wolinski va encore me faire la gueule parce que je parle de Willem, de Reiser, de Cabu, de Gédé, et jamais de lui. Disons simplement que sa façon de triturer le dessin, en pleins et déliés quasi-scolaires, de rigoler en tirant la langue sur ses scénari plus que politiques (et plus que quinconque à l'époque des « chroniques d'une vache espagnol »), de faire des fautes de français exactement comme un enfant pas doué pour l'orthographe, en font le précurseur naturel du courant paschiadin français. Les undergrounds US, du moins certains d'entre eux, Spain RODRIGUEZ, Justin GREEN, clay WILSON, Jay KINNEY, Jim OSBORNE, JAXON, Kim DEITCH, mais surtout MOSCOSO et Rory HAYES (encore plus près du dessin de chiotte puisque les « ZAP », les « SNATCH », les « JIZ » n'étaient rien d'autre que des comics remplis de graffiti familiers aux habitués des pissotières), ont fait aux USA une véritable école de dessin, suivie sur une grande échelle aujourd'hui, notamment par les dessinatrices (Trina ROBBINS, Aline KOMINSKI). Cela dit, le grand creuset de ce courant reste « YELLOG DOG », un des plus anciens comics en activité, mais

Trina



Deitch



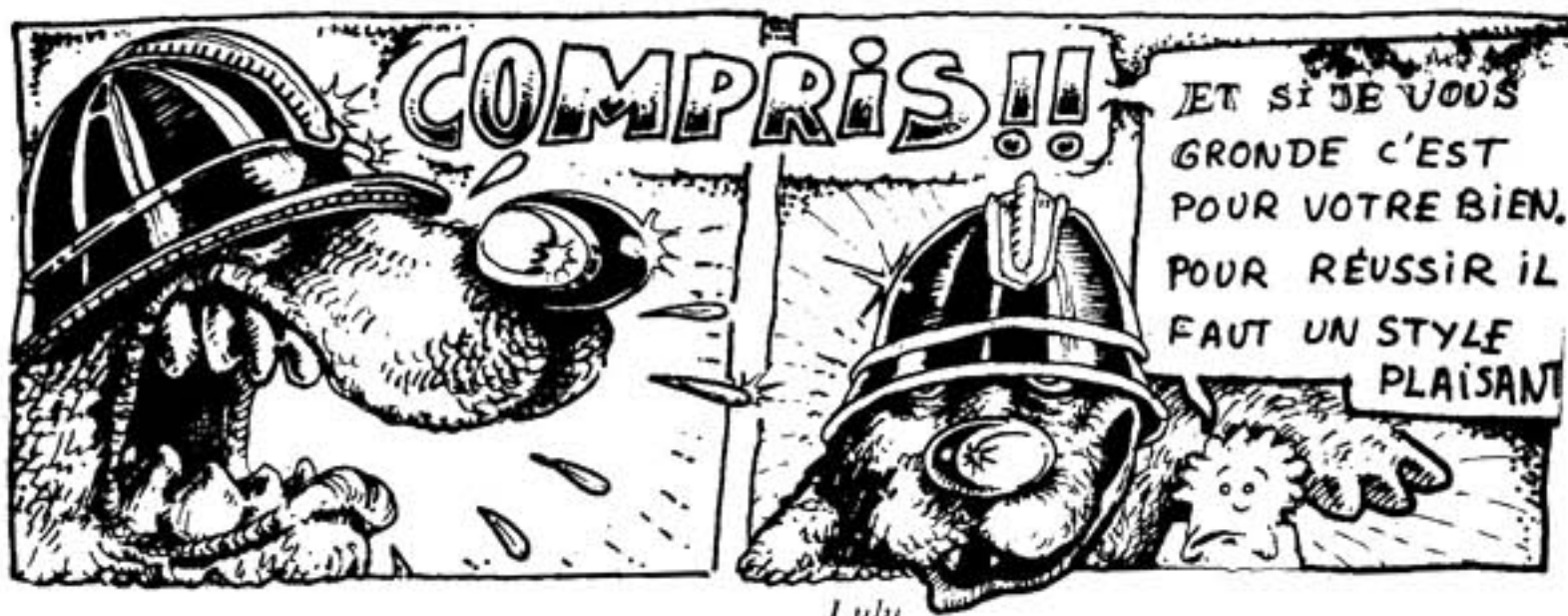
je vous en ai déjà causé dans « Charlie » n° 65, reportez-vous y.

En France, les quelques dessinateurs du genre ont été publiés par « Zinc ».



Hayes

et certains se sont fait un nom depuis ou pendant : BESNAINOU, NICOULAUD, POUSSIN, PHILIPPE, etc... Plus récemment, et pour la première fois, c'est un vrai groupe organisé de paschiadins qui s'est manifesté en France, autour d'une maison d'édition appelée BAZOOKA PROD. : deux comics sont sortis, « BAZOOKA », puis « LOUKHOUM BRETON ». Aujourd'hui, c'est une revue dont le titre génial « BIEN DÉGAGÉ SUR LES OREILLES » a été trouvé par son principal collaborateur, Jean ROUZAUD, qui s'est joint l'équipe de base bien que son style plus classi-



Lulu

que n'en fasse point un paschiadin stricto sensu, dirai-je, si vous m'avez bien suivi. De cette équipe, une fois éliminés un ou deux nullards qu'ils se sont adjoints, apparemment pour des histoires de mécennat, le plus doué semble être LOULOU (comme vous allez voir les pseudonymes ressortissent aussi du principe pro-chiottard),

choses à dire, c'est du dessin de même qui sait qu'il n'en est plus un, d'un naïf pas niais, ce qui nous change sérieusement de la peinture (un de ses personnages n'est autre qu'une paire de roues reliées par un estomac ! - d'où une certaine paranoïa - ce qui nous éloigne un tantinet d'Astérix, mais nous rapproche de la

de pratiquement toutes les rédactions, y compris de « Charlie » (qu'est-ce que je sais rester indépendant, y a des jours je m'admire) et que c'est presque tant mieux - aucune ambiguïté comme ça. Ces remarquables qualités méritaient bien un article. L'art popu c'est ça aussi, le dessin de chiotte, les grottes de

AURAIENT MERITE UN PLUS GRAND PAPIER CE MOIS-CI :

- **LE RETOUR DU CONCOMBRE MASQUÉ** par Nikita Mandryka (Dargaud). A ne rater en aucun cas. C'est le chef d'œuvre de Mandryka, avec la géniale histoire des éléphants dans la baignoire. Quand on a lu ça on peut mourir, mais on n'est pas obligé. Et puis celle du chanteur de blues, et puis et puis. Mandryka donne une leçon de narration claire sur des sujets complètement dingues, ce devrait être le modèle de tous les jeunes gens. A propos, l'Echo des Savanes est de plus en plus mensuel, et aussi de plus en plus chouette depuis qu'il a compris que les fantasmes se prêtaient aussi à la narration et que la narration revenait à toute bringue.

L'idéal, je vais vous dire, ce serait une école de narration paschiadine; de gauche bien entendu.

- **BIZARRE COMIX** : Cette série réédite les classiques sado-maso des Michel-Ange de la courroie et des Vinci du fouet. Deux volumes parus, l'un consacré à STANTON, l'autre à Gene BILBREW (dit ENEG), mort il y a deux ans. Si vous aimez les femmes bien ficelées, ou encore le saucisson de Ste Agrève bien serré, allez-y. C'est fétichiste en diable mais ça ne baise jamais, tout à fait pour les adolescents en mal d'aurore. Je les ai trouvés pour 25 F chaque, le prix minimum, à Temps Futurs, 3 rue Perronet, Paris 7^e (deux épisodes par volume).

- **COLLECTON GRAFFITI** : Vient de paraître un COMICS USA par Marc Duveau, qui s'y

connaît, et qui a l'air très bien foutu : il a su choisir, ne pas tout dire, mais clarifier, informer, je ne l'ai pas encore tout lu, mais si vous voulez savoir de la BD autre chose que ce qu'on vous a appris, c'est le bouquin qu'il faut acheter. En revanche, le FRED, par Bernard Toussaint, est assez décevant. Pour bien moins cher, on en sait autant que le « Cahier de la BD » de Glénat sur le même sujet. Pour faire œuvre de critique, il ne suffit pas de répéter ce qui traîne dans tous les fanzines, ou des platitudes enrobées avec des mots à la mode. Pourtant, merde, Fred est un sacré bonhomme, y en a des choses à dire sur lui, un de ces jours je vais m'y mettre si mes confrères ne sont pas foutus de parler des dessinateurs célèbres; faut que je fasse tout alors ? T.E.

au graphisme et aux idées de plus en plus élaborées tout en restant fidèles aux constantes paschiadines; citons aussi CHAPIRON, dont les scénarii ont le mérite de la clarté et le dessin de la netteté (deux adversaires traditionnels des BD paschiadines, ce qui prouve qu'il est adroit); LULU, lui, est plus influencé et cherche encore son style au fond de sa poche, le jour où il rangera ses affaires il mettra la main dessus (on voit souvent ses dessins dans « Libé »); OLIVIA (Clavel comme le curé) pousse carrément l'idée du dessin prolo au dernier degré; elle dessine comme un gosse, mais un gosse qui aurait des tas de



vie quotidienne : l'école paschiadine, c'est justement ça). Parmi les outsiders, BANANAR dont le meilleur est ce qu'il fait avec Loulou, et Dominique FOURNIER, plus proche de la peinture, mais souvent très étonnant. Au contraire de beaucoup de jeunes dessinateurs, les paschiadins font ce qui passe par leur tête sans donner l'impression de contempler leur nombril, ce qui est un exercice assez dur.

En dehors de leurs propres productions et de quelques bricoles dans « Actuel » et « Libération » (le seul quotidien qui se mouille de temps en temps au niveau de la BD), il va de soi que leur bon goût les a fait jeter

Lascaux, les affiches détournées des métros, la tapisserie de Bayeux, les dessins d'enfants, les icônes russes, les graffiti de lycéens, les gargouilles de cathédrales, etc... Comment ? Je mélange ? Pas du tout. Ni M. Lascaux ni M. Bayeux, ni Mme Gargouille n'avaient fait les beaux-arts. C'est pas une preuve, ça ? A ce propos, les gens que je viens de citer, eux ont tous fait les beaux-arts, avant d'en ressortir en courant. Il est apparemment des dégoûts plus formateurs que bien des écoles, et MM. Lascaux et Bayeux étaient sûrement des buissonniers convaincus.

Théophaste Epistolier



Olivia Clavel



Spain

**OH, LES BÊTES
JOLIES QUE
SONT CES BÊTES-
LA!**





FOSDYKE SAGA

Bill Tidy

Fosdyke Saga - La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la tripe et à l'opiniâtreté de ses membres.

G53

BONJOUR, TOUT LE MONDE. J'AI BATTU LE BARON À LA NAGE EN POUSSANT UNE TABLE DE BILLARD. QUE SE PASSE-T-IL ? PAPA VA PLUS MAL ? QU'EST-CE QUE DITCHLEY FAIT ICI ?

UNE GOUTTE DE SANG DE DITCHLEY PEUT SAUVER PAPA. IL EN VEUT 250.000 LIVRES. TIM EST PARTI À LA BANQUE. C'EST LA RUINE, ALBERT.

NE DÉSPÉREZ PAS. PUIS-JE APPORTER MON AIDE J'AI PLUS DE 600,000,000 YENS.

BARON, DIEU VOUS BÉNISSE

ÇA FAIT COMBIEN DE LIVRES STERLING ?

À PEU PRÈS ONZE LIVRES, 17 SHILLINGS, 5 PENCE ET DEMI !

G54

VOICI L'ARGENT, TOM. ON EST À SEC.

À MOI, À MOI !

NAVREÉ QUE ÇA FINISSE COMME ÇA, MR. FOSDYKE.

LA VIE DE PAPA VAUT PLUS QUE L'ARGENT. ON VA REPARTIR À ZÉRO.

BRAVO, SCROD, J'AI MON ARGENT. PRENEZ VOTRE GOUTTE.

PARFAIT, MR. DITCHLEY, ÔTEZ VOTRE PANTALON, JE VOUS PRIE !

G55

ÔTER MON PANTALON ? VOUS NE POUVEZ PAS ME PRENDRE CETTE GOUTTE DE SANG AU DOIGT ?

SI LES FOSDYKE VOUS PAIENT 250.000 LIVRES, DITCHLEY, ILS EN VEULENT POUR LEUR ARGENT. ÔTEZ-MOI ÇA !

ALORS QUE LES DAMES S'EN ALLENT, S'IL VOUS PLAÎT

DITCHLEY EST LA CAUSE DE NOTRE RUINE, VICKY. D'ABORD, IL T'ABANDONNE AVEC UN ENFANT...

MAIS OUI, MAMAN !

NOUS SOMMES SAUVÉS !

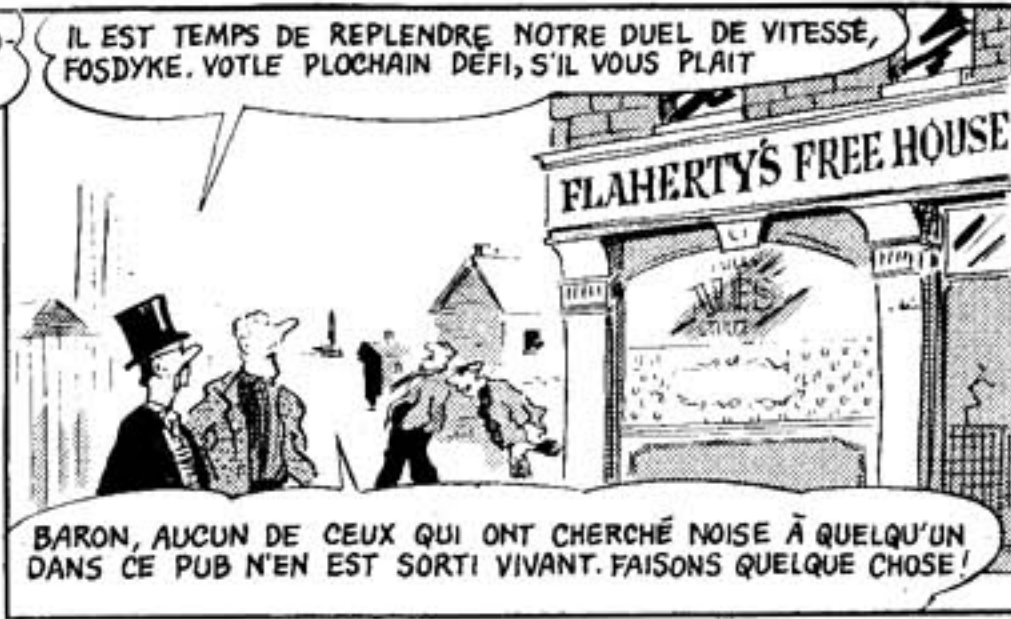
SAUVÉS ? QUE VEUX-TU DIRE, VICKY ?

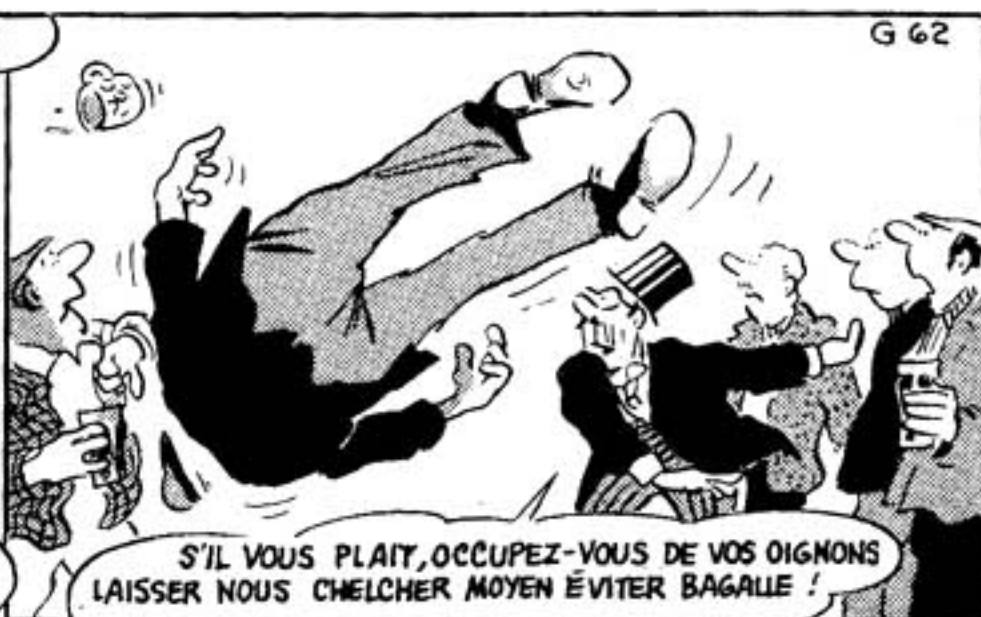
MA FILLE, SYLVIA, C'EST LA FILLE DE DITCHLEY.

ÉVIDEMMENT !

TU NE COMPRENDS DONC PAS, MAMAN ?

... SON SANG DOIT ÊTRE IMMUNISÉ CONTRE LA TRIPOPHOBIE, IL PEUT NOUS ÉCONOMISER 250.000 LIVRES !







X) "SNOOKER": JEU DE BILLARD QUI SE JOUE AVEC 15 BILLES ROUGES ET 6 BILLES D'AUTRES COULEURS, QU'IL S'AGIT DE BLOUSER EN LES VISANT AVEC LA BILLE BLANCHE (DICTIONNAIRE HARRAPS)

La Ironique de Cucullus



Plus le désir s'accroît, plus l'effet se recule.

Racine

Pour une bonne idée, c'était une bonne idée. Une sorte de ouïquennde dans le Périgord, base des opérations: Sarlat. Nous voilà entassés dans une grande chiotte avec l'intention de nous goberger et de revenir les paniers pleins. En plus, il y avait ma belle-sœur, celle à laquelle je propose la botte depuis douze ans. Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'une sœur accepte mon petit poireau et pas l'autre. Enfin, je passe sur le voyage sans incident, sur l'hôtel découvert à la nuit, et le repas plutôt médiocre qui nous y est servi. Le lendemain à l'aube, nous nous dirigeons vers le marché. C'est même un grand jour de foire, on aurait pu acheter autant de tracteurs qu'on voulait. Dans un coin, des tréteaux sont dressés. Les premiers arrivés ont déjà sorti leurs cageots. Sur des torchons sont alignés les foies: masses lisses du mastic à l'orange, surnaturelles, avec les vieilles dames derrière. A côté les oies et les canards entiers, le cul fendu pour qu'on devine la couleur du foie qui est sous la peau jaune. On vend aussi les manteaux, c'est-à-dire la peau avec la graisse et les filets pour faire les confits, et aussi les quartiers à part. On peut acheter également les grosses masses de graisses abdominales, la sanguète, les rillons et les pâtés. Le temps de se familiariser un peu et de discuter le coup, et tous les emplacements sont pris. Il y a aussi les marchands de truffes, ceux avec leur balance, et ceux qui viennent avec deux ou trois truffes dans un mouchoir et qui attendent patiemment de trouver acquéreur. Très vite on se rend compte que les premiers cours sont trop élevés, et qu'on nous a vu débarquer avec nos têtes de parigots. Et chacun de débiter la marchandise du voisin et de nous refiler une parcelle d'information qui nous permettra de faire un choix moins

aveugle. Mais on ne résiste pas longtemps et me voilà bientôt à la tête d'un canard entier et de deux pâtés. Ces pâtés sont composés de viande de porc et de foie de canard. C'est grassouillet et très bon. La bonne femme garde le pot et met tout dans un bout de papier. Là j'ai pu goûter, vers neuf heures du matin, faut avoir envie. J'achète aussi des sanguètes. Il s'agit du sang des canards coagulé dans une assiette. Ça se coupe en morceaux et se fait doucement revenir dans un peu de graisse, avec ensuite un généreux hachis d'échalottes, d'ail et de persil, bien salé, poivré, servi avec une salade. Un régal à trois francs pour ceux qui aiment le boudin. Pour choisir les foies, on ne sait pas encore, mais saisi d'une furie culinaire, on achète comme des bêtes, nous cantonnant au pif dans ce qui est bien ferme, de taille moyenne, et pas trop clair. Pour les truffes, on navigue aussi à l'estime, et à la tête du vendeur. Comment résister aussi à quelques quartiers de canard et d'oie, et à un ou deux poulets à l'air aimable. Un beau cageot de légumes, avec les salsifis, fort semblables mais plus rares à Paris que les scorneres. Les feuilles donneront bien sûr une des meilleures salades. De jolis petits céleris raves, des chataigniers épluchées, de véritables pruneaux d'Agen, séchés au soleil, sans comparaison avec la cochonnerie californienne qui en tient le plus souvent lieu. On a trouvé aussi des grillons d'oie. C'est ce qui reste au fond du pot après la cuisson des confits. C'est bien gras, encore une fois, et diablement goûteux. En trois heures nous voilà ruinés. Mais avons-nous fait les bons achats?

A midi, on va bouffer dans une ancienne ferme devenue restaurant, spécialisée dans ces repas pantagruéli-

ques, bien costauds et savoureux. J'ai noté leurs pommes de terre sarladaises, sans aucun rapport avec la célèbre préparation aux truffes. On met à huit heures du matin, dans une marmite en fonte, de l'huile, des pommes de terre et des échalottes, à tout petit feu. On tourne tout le temps. A midi, c'est prêt. Servi avec le faux filet coupé en énormes tranches avec l'os, ou le confit d'oie, c'est assez roboratif et savoureux. Notre espion local nous emmène ensuite visiter une ferme où l'on gavage les oies. Grâce au vétérinaire qui se trouvait là, j'ai beaucoup appris.

Le gavage des oies est-il ouizounon une de ces abominations qui rabaisaient l'homme plus bas que le ver de terre? La fameuse opération du cerveau qui ferait se gaver automatiquement les volatiles n'est qu'un truc expérimental. En plus ça coûte cher et ça ne marche pas à tous les coups. On peut donc raisonnablement supposer que ce ne sera pas adopté. Il y a une machine qui enfourne le maïs, et un berceau qui immobilise l'animal. Le gaveur branle le cou de l'oie pour faire passer. Quand il est en retard, l'oie proteste. C'est pas plus fin qu'une vache une oie. C'est pas particulièrement réjouissant de savoir qu'on mange une sympathique vache ou une innocente poule. Le gavage de l'oie n'est pas pire que n'importe quelle part de l'élevage qu'on pratique depuis le néolithique. Ça dure un mois. Avant, les oies se promènent en troupeaux de gris et blancs, c'est très joli à voir. Ce qui n'est pas sympathique du tout, c'est le gavage con, irréversible, dans lequel les cellules du foie éclatent. Normalement, une oie peut être en plein gavage remise en liberté, et récupérer un foie normal. S'il y a des lésions, non seulement ce n'est plus possible, mais à la cuisson,

le foie rendra toute cette mauvaise graisse, et l'acheteur se retrouve comme un con avec son corps gras à deux cent francs le kilo. C'est souvent ce qui se passe avec le canard, qui rend beaucoup plus de graisse et qui coûte d'ailleurs moins cher, environ cent vingt francs. Quant au goût, la discussion reste ouverte, avec en ce qui me concerne une préférence marquée pour l'oie quand on fait des conserves, bocaux, boîtes et pâtés, et le canard quand on le mange frais ou en terrine. Ce qui n'est pas chic du tout, c'est d'apprendre que certains traitent les foies (antimoine, etc.) pour qu'ils soient bien blancs, ou que sur certains marchés la vieille paysanne toute de noir vêtue avec trois poils au menton se pointe avec son petit panier rempli de foies hongrois ou israéliens. A soixante ou soixante-dix francs de différence au kilo, ça en vaut la peine. Ou que la truffe se vend criblée de plombs de chasse, ou pas mûre (ça doit être bien noir à l'intérieur et non gris, comme celles que j'ai achetées) ou encore mêlées de boules de terre. C'est ce qu'on appelle le bon sens paysan. Le cours était ce jour là de 400 francs le kilo. Si on est fauché, on peut se contenter d'une douzaine d'œufs. J'ai vu ceux-là dans un panier sous un foie. Ils étaient parfaits.

Le soir, je n'ai toujours pas sauté ma belle-sœur.

Le pays est terriblement clitoresque. On trouve des vieilles charcutières de talent, des restaurateurs qui aiment encore leur métier, au moins l'hiver. Quand on reconnaît la différence de gueule entre un genévrier et un baobab, on peut faire provision de baies odoriférantes, c'est tellement plus amusant que d'en acheter d'éventées chez l'épicier du coin. Quand on rentre, on peut s'arrêter dans une pâtisserie de Limoges, chez Georges et se bourrer comme des dégueulasses de gâteaux à la crème comme on n'en fait plus.

Ce qui est dur, en rentrant c'est de se taper toute cette cuisine. Décortiquer un canard, ce n'est pas à la portée de n'importe quel citadin. C'est ma belle-sœur qui se poilait quand je lui dévidais ses boyaux, au canard, pas à la belle sœur. Je faisais ça sur la table de la salle de séjour, quand la cuisine était prise, je ne me suis pas coupé de doigt par miracle. C'est très difficile de découper un canard quand on bande.

Enfin, le confit est en train de cuire. J'ai un grand pot de grès où il attendra mon appétit. C'est pas de la conserve pour l'année prochaine.

De la main gauche, je consulte sans arrêt la bonne cuisine du Périgord de La Mazille, (Flammarion), et autres doctes ouvrages. De la main droite... demandez à ma belle-sœur.

Feiffer

UN ÉCRIVAIN CÉLÈBRE
M'A ENVOYÉ LE
MANUSCRIT DE SON
DERNIER LIVRE.



JE NE L'AI PAS LU
ET JE NE LE LUI AI
PAS RENVOYÉ.



UN PEINTRE CÉLÈBRE
M'A MONTRE SES
TOILES.



MAIS JE LES AI IGNO-
RÉES ET JE N'AI FAIT
AUCUN COMMENTAIRE.



12-9

© 1973 JULES FEIFFER

UN AUTEUR DRAMATIQUE
CÉLÈBRE M'A INVITÉ À LA
PREMIÈRE DE SA DER-
NIÈRE PIÈCE.



JE SUIS PARTI
SANS MÊME ALLER
DANS LES
COULISSES.



JE SUIS LE
MEILLEUR
AMI DES
ARTISTES.

SI JE N'ÉTAIS
PAS LÀ POUR LES
DÉNIGRER...

ILS N'AURAIENT PAS
BESOIN DE CONTINUER
À PROUVER QU'ILS
ONT DU TALENT.



L'Arche de Popeye

POPEYE

E. C Segar

Popeye fabrique une Arche de Noë et cherche une île pour devenir dictateur.

